LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE

N° 6. — JUIN 1905

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIERES DU N° 6

De l'Idée de Justice et de son développement dans l'histoire (*suite*), par Ed. Grimard. 321

Causeries sur l'Évolution de l'Idée religieuse (*suite*), par Senex. . . . 334

Lettres Spirites (*suite*), par L. Henriquet. 342

L'Expérience personnelle de Mme d'Espérance (*suite et fin*). Traduction de M. le professeur Moutonnier. 347

Le Champ du repos (*communication*) médium Mme Pottier. 355

Fait historiqne par Mr. J. de Kronhelm. 360

Etude sur le spiritisme (*suite*), par A. Marion, Président de la cour d'appel d'Alger. — (Œuvre posthume) 361

La Mort n'existe pas (*suite*), par Mme Florence Marryat. 365

Bibliographie. — In the celestial world (*Dans le monde céleste*). . . . 374

— *La Science astrale*, libr. Chacornac 374

— Au Port, par Mme Cornélie. 374

— L'Évolution de l'âme et de la Société par M. F. de Sénillosa. 375

— Les mystiques devant la science, de Revel, par Rouxel. 376

— L'Évolution de la vie et de la conscience du même Revel, par Rouxel 378

— Jean Lombard, d'Étienne Bellot, par Lucien Aubert. . 381

Spiritualisme aux États-Unis, par Clémens. 382

Spiritisme pratique. — Un bon diable d'Esprit, par Clémens 383

Correspondance. — Réponses. — La Rédaction. 383

Conférences Léon Denis, à Liège, et Congrès spiritualiste de Liège. . . 384

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. Leymarie. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

Collection de la *Revue Spirite* depuis 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 46 premières années, 1858 à 1903, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 (13 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 47e année 1904, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix* : 2 fr. 50 par volume Prix spécial pour la collection entière

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

VIENT DE PARAITRE

Les voix lointaines

I

LE STAGE

(Paroles de Là-Bas)

PAUL GRENDEL

Prix 3 fr.

Matière, esprit... Deux formes d'un même mystère. Vie et mort... Deux compagnes qui se relaient pour conduire l'âme à son but.

« Pour celui qui naît, la mort est certaine, pour celui qui meurt, la naissance » disait Krischna.

« Tous sont vivants » a dit le Christ.

« Nous vivons » disent les morts.

VIENT DE PARAITRE

La MORT, l'AU-DELA et la VIE dans l'AU-DELA

Par le Baron CARL du PREL

Traduit de l'allemand par Mme Agathe HŒMMERLÉ ; introduction par le colonel de ROCHAS. — *1 vol. in-8°, broché, orné d'un portrait.* **Prix : 3 fr. 50.**

La Personnalité Humaine, sa Survivance, ses Manifestations Supranormales.

Par F. W. H. MYERS,

Traduit par le Dr S. JANKÉLÉVITCH. *1 vol. in-8°, broché.* **Prix : 7 fr. 50**

MON CHEMIN DE DAMAS

Par JEAN ROUXEL

Une brochure in-16 sur beau papier

Prix : 0 fr. 60

DERNIERS OUVRAGES PARUS

ALBERT DE ROCHAS : **Les Frontières de la Science.** — 1re série : État actuel de la Science psychique. — Les propriétés physiques de la force psychique. — La physique de la Magie..... 2 fr. 50

2e série : Lettre ouverte à M. Jules Bois. — Les localisations cérébrales. — Les actions psychiques des contacts, des onctions et des émanations. — La lévitation du corps humain, nombreuses gravures..... 3 fr. 50

— **L'Envoûtement.** Documents historiques et expérimentaux, 2e édition, revue..... 1 fr.

M. SAGE : **Madame Piper** et la *Société Anglo-Américaine* pour les Recherches psychiques. Préface de CAMILLE FLAMMARION..... 3 fr. 50

La Zone-Frontière entre l'autre monde et celui-ci..... 3 fr. 50

Le Sommeil naturel et l'Hypnose, leurs phases, leur nature ; ce qu'ils nous disent en faveur de l'immortalité de l'âme..... 3 fr. 50

LÉON DENIS : **Dans l'Invisible** ; Spiritisme et Médiumnité ; traité de Spiritualisme expérimental..... 2 fr. 50

GABRIEL DELANNE : **Recherches sur la Médiumnité**, étude des travaux des savants. — L'écriture automatique des hystériques. — L'écriture mécanique des médiums. — Preuves absolues de nos communications avec le monde des esprits. — Fig. dans le texte..... 3 fr. 50

A. BARMOND : **Somnambulisme et thérapeutique** ; remèdes éprouvés de sources différentes..... 2 fr.

Le problème de l'Au-delà. Conseils des Invisibles recueillis par le général A... Véritable bréviaire spirite..... 1 fr. 50

EMM. DARCEY : **L'Homme terrestre.** — Œuvre absolument remarquable..... 2 fr. 50

Prof. MOUTONNIER : **A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent.** Ouvrage recommandé..... 1 fr. 50

Baron CH. DE REICHENBACH : **Les phénomènes odiques** *ou Recherches physiques et physiologiques sur les dynamites du Magnétisme, de l'Électricité, de la Chaleur, de la Lumière, de la Cristallisation et de l'Affinité chimique* considérés dans leurs rapports avec la *Force vitale*..... 8 fr.

J. MAXWELL : **Les Phénomènes psychiques**, Recherches, Observations, Méthodes, 2e édit. 1 vol. in-8°..... 5 fr.

France DARGET : **Poésies nouvelles précédées de premières poésies**..... franco 2 fr. 40

— **Pour la défense des « Oberlé »**..... 0 fr. 50

E. JOLLIVET-CASTELLOT. — **La Science alchimique.** Ouvrage orné de nombreuses gravures..... 5 fr.

CH. D'ORINO : **Les Contes de l'au-delà**, sous la dictée des Esprits. Un vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

PAPUS. — **L'Almanach de la chance**, pour 1905, abondamment (50 figures) contient les 22 lames du Tarot des Bohémiens. 1 fr. franco 1 fr. 25

NŒGGERATH (Mme R.). — **La Survie.** — *La réalité, Sa manifestation, Sa philosophie.* — ÉCHOS DE L'AU-DELA (quelques exemplaires reliés restent encore (1)..... 4 fr. 50

(1) Notre chère doyenne, la « BONNE MAMAN » de la Colonie spirite parisienne, va revoir son beau livre avant de le rééditer. La nouvelle édition verra le jour avec le printemps.

FELIPE SENILLOSA : **Evolution de l'âme et de la Société**, traduit de l'espagnol, par A. EBELOT..... 3 fr. 50

CAMILLE FLAMMARION : **L'inconnu et les problèmes psychiques**, Manifestations de mourants ; apparitions ; télépathie ; communications psychiques ; suggestion mentale ; vue à distance ; le monde des rêves ; la divination de l'avenir..... 3 fr. 50

FALCOMER : **Phénoménographie** ou recherches originales sur les facultés peu connues de l'homme, avec 17 fig..... 1 fr. 50

ED. GRIMARD : **Une échappée sur l'infini. Vivre. — Mourir. — Revivre.** Un volume de 420 pages..... 3 fr. 50

— **La Famille Hernadec**, roman spiritualiste..... 2 fr. 50

KATIE KING : **Histoire de ses apparitions**, d'après les documents anglais, avec illustrations, par un adepte. Préface de M. Gabriel DELANNE 2 fr.

ADRIEN MAJEWSKI : **Médiumnité guérissante** par l'application des fluides électriq., magnétiq. et humains, 24 fig. hors texte..... 3 fr.

La Rénovation religieuse, par l'abbé X... Cet ouvrage renferme sur l'organisation du monde, sur la personne et la divinité du Christ, des détails très intéressants et nouveaux (Épuisé)..... 2 fr.50

D. METZGER : **Médiums et groupes.** Spiritisme et hypnotisme 0 fr.50

A. ERNY : **De l'identité des Esprits**..... 0 fr.50

ALBERT LA BEAUCIE : **Les Grands Horizons de la vie**, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales..... 2 fr.

Le Credo philosophique d'un franc-maçon : grand in-8° de 180 pages sur papier de luxe 2 fr. Port payé..... 2 fr. 60

Comte CAMILLE DE RENESSE : **Jésus-Christ**, ses apôtres et ses disciples au XX° siècle..... 2 fr.

L. GARDY : **Cherchons**..... 2 fr. »

— **Le médium, D. D. Home**, sa vie et son caractère d'après des documents authentiques..... 1 fr.

Autour « des Indes et à la planète Mars », édité par la Société d'études psychologiques de Genève..... 2 fr.50

Etude philosophique : Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir, par HENRI CONSTANT (Général FIX)..... 2 fr. 50

Compte rendu du CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE INTERNATIONAL, tenu à Paris, du 16 au 27 septembre 1900. Ouvrage de 730 p., gr. in-8. — *Section spirite, Section magnétique, Section hermétique, Section théosophique*, prix : 10 fr., port payé..... 12 fr.

H. M. LAZELLE, colonel de l'armée des États-Unis d'Amérique : **Matière, Force et Esprit**, ou évidence scientifique d'une intelligence suprême, traduit de l'anglais par C. MOUTONNIER, ancien professeur de l'école des Hautes Études commerciales de Paris..... 2 fr.50

M. HAFFNER. — **Comment on fait quelques expériences magnétiques et hypnotiques à l'état de veille**, brochure..... 2 fr.

Annie BESANT. — **Réincarnation**, traduit de l'anglais par la doctoresse M^me^ Schultz, un vol. in-16 de 108 pages..... 1 fr.

C. W. LEADBEATER : **Le Credo chrétien.** Son origine et sa signification. Traduit de l'anglais. Un vol. in-16 de 160 pages..... 1 fr. 50

R. A. : **Histoire de l'Ame.** Ses véhicules et ses conditions d'existence. Un vol. in-16 de 232 pages..... 2 fr. 50

Franz HARTMANN. — **Magie blanche et noire,** œuvre d'un érudit, broché..... 6 fr.

FABRE d'OLIVET. — **La Langue hébraïque restituée,** nouvelle édition, 2 vol. in-4° couronne, papier vergé..... 25 fr.

REVEL. — **L'Evolution de la vie et de la Conscience,** *du règne minéral aux règnes humain et surhumain.* 1 vol. in-12 broché.... 3 fr. 50

XXX.— **Comment? Pourquoi ?** *Révélations.* 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

XXX. — **Au Pays des Esprits,** *Roman vécu des Mystères* de l'occultisme. Préface de PAPUS. 1 vol. in-16 de 432 pages..... 5 fr.

SCHMITZ DU MOULIN. — **Les Chevaliers de la Lumière** (1er fascicule) par MUHAMMAD ADIL. 1 vol. in-12 broché... ..... 3 fr. 50.

LÉON DENIS : **Après la mort.** Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiq. et expériment., ses conséquences morales (17e mille). 2 fr. 50

— **Christianisme et Spiritisme.** La nouvelle révélation. Doctrine des Esprits. Rénovation (5e mille)..... 2 fr. 50

— **Pourquoi la vie** (67e mille)... ..... 0 fr. 15

Mme ALEX. MOREAU : **Lumière et vérité.** (Recommandé).. 3 fr.

ROSSI, PAGNONI et D. MARONI : **Quelques essais de médiumnité hypnotique,** traduit de l'Italien..... 2 fr.

M. de KOMAR : **A travers l'Invisible**: contes illust. pour la Jeunesse. 2 fr.

SAINTEAU (Fernand) : **Cours complet** de la science de l'Hypnotisme, du magnétisme et du massage..... 7 fr.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS : **Les Chevaliers de la Table Ronde** (Roman) comprenant: Le roi Arthur, Parsifal, Lancelot du Lac, prix 2 fr.

C. W. LEADBEATER. — **Le Credo Chrétien,** son origine et sa signification (traduit de l'anglais).... ..... 1 fr. 50

L'ABBÉ JULIO: **Secrets merveilleux** pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales ; un vol. de 600 pages, relié maroquin souple, avec 2 portraits et 22 figures mystérieuses. Prix..... 12 fr. »

— **Prières merveilleuses** 5 gravures..... ..... 3 fr. 50

— **Biographies de Jean Sempé et de l'abbé Julio,** 4 gr. 3 fr. 50

FABRE DES ESSARTS : **Labbé Houssay** (l'abbé Julio) Biogr. ornée d'un portrait... ..... 1 fr.

— **L'arbre gnostique** par SYNÉSIUS (Epuisé)..... 2 fr.

M. HAFFNER, prof. de magnét. : **Comment on endort..** 0 fr. 60

PAPUS : **Traité élémentaire de Science occulte,** mettant chacun à même de comprendre et d'expliquer les théories et les symboles employés par les anciens, par les alchimistes, les astrologues, les kabbalistes. — 7e édit. refondue et considér. augmentée, 7 francs 7 fr. 50 franco.

PORTE DU TRAIT DES AGES : **L'envoûtement expérimental.** 1 fr.

— **Etudes magiques et philosophiques.** Théories diverses de l'envoûtement. Corps astral. Extériorisation de la sensibilité. L'âme humaine 1 fr.

VICTOR DUEZ : **Fausses Doctrines et Croyances vraies.** 0 fr. 50

Occasions

BILZ : Nouvelle méthode pour guérir les maladies. La nouvelle médication naturelle. Ouvrage couronné. 1 vol. gr. in 8° de plus de 2.000 pages, avec 720 figures dans le texte, un grand nombre de planches en couleurs et plusieurs modèles démontables du corps humain et de ses organes. — Relié.... 15 fr.

— THE INDIAN EMPIRE : Histoire, topographie, climat, religion, éducation, etc., 3 volumes in-4°. Nombreuses vues topographiques, tirées à part, par les principaux artistes graveurs, par R. Montgomery-Martin..... 30 fr.

SAR PÉLADAN : Théâtre de la Rose-Croix : — La Prométhéide, trilogie d'Eschyle en 4 tableaux ; gr. in-8° de 165 pages sur papier de luxe..... 3 fr.

— Le Prince de Byzance, drame romanesque en cinq actes..... .... 3 fr.

M. N. BOUILLET : Dictionnaire des sciences, des lettres et des arts. Grand in-8°, belle reliure d'éditeur, franco..... 11 fr.

MM. LARIVE ET FLEURY : Dictionnaire français illustré des mots et des choses, 18 séries de 160 pages chacune, grand in-4° de 5 francs la série, laissées à..... 40 fr.

Années 1894 à 1901 de la Revue de cuisine pratique « Le Gourmet ». 7 vol. in-4°..... 20 fr.

ALFRED LOISY : **L'Evangile et l'Eglise**, 2e édition augmentée ; ouvrage mis à l'index par le cardinal archevêque de Paris, rare..... 15 fr.

— **Autour d'un petit livre**.. — ..... 6 fr.

BOULES DE CRISTAL

POUR MÉDIUMS VOYANTS

de 3 à 20 francs, selon la grosseur et la qualité. Librairie spirite.
Supports des boules en bois noir, 0 fr. 75, 1 fr. et 1 fr. 25 selon la grandeur.

CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

Edition d'une carte postale en simili-gravure, d'après un des meilleurs portraits du Maître

Par unité, 0 fr. 10 ; par douze, 1 fr. ; par vingt-cinq, 1 fr. 75 ; par cinquante, 3 fr. ; par cent, 5 francs ; au-dessus de cent exemplaires à débattre.

Une de nos abonnées, Mme Marius Gas, propriétaire à Vauvert (Gard), clos des Américains, nous prie de faire savoir aux lecteurs de la *Revue* qu'elle peut leur fournir du vin pur garanti naturel. Prix et échantillons sur demande.

AVIS. — Le Plateau alphabétique, très connu en Allemagne et dans l'Est de la France, nous a été souvent demandé par nos abonnés. Il est plus pratique que le guéridon classique, et peut se placer sur une table ou tout autre meuble. Nous l'enverrons *franco* gare, avec son chariot, contre mandat-poste de 15 francs. Voir le « Guéridon alphabétique », sur notre catalogue.

VINS DE BORDEAUX

Tout premier choix

recommandés aux lecteurs de la *Revue*,
pour lesquels il sera fait des prix spéciaux.

S'adresser à M. L. GACON (Gendre de Mme P.-G. LEYMARIE)
propriétaire à VILLENAVE DE RIONS, par LANGOIRAN (Gironde)

Rouge . . . . . 150 francs la pièce de 228 litres.
Blanc. . . . . 200 francs — —

(Pris à Bordeaux, frais de transport et de congé à la charge du destinataire

On livrera par 1/2 et 1/4 de pièce.

La **Revue** recevra les commandes et les transmettra aussitôt à la propriété.

La Paix et le Désarmement par les Femmes

Association fondée à Paris en 1899.

Autorisée en 1900 par le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur sur l'avis du Ministre des Affaires Étrangères et du Préfet de Police.

Œuvre Humanitaire et Universelle

sans distinction de Religions, d'Opinions politiques, ni de Nationalités.

PRÉSIDENTE FONDATRICE

Mme CAMILLE FLAMMARION

Officier de l'Instruction publique

Art. 5 des statuts : La cotisation annuelle est facultative et doit être envoyée AU SIÈGE SOCIAL, à la Trésorière, ou à la Présidente de l'Association, « LA PAIX ET LE DÉSARMEMENT PAR LES FEMMES », 16, rue Cassini, à Paris.

Médaille d'or à l'Exposition internationale de Paris, 1900

LA SANTÉ RENDUE A TOUS

NÉVRALGIES

MIGRAINES, NEURASTHÉNIE et toutes **MALADIES NERVEUSES,** *Guérison* certaine par les **PILULES ANTINEVRALGIQUES du D^r CRONIER**

PRIX : 3 fr. LA BOÎTE avec Notice. *Franco poste.*

Dépôt : SCHMITT, Phien, **75, Rue La Boëtie, PARIS.**

ET TOUTES PHARMACIES, FRANCE ET ÉTRANGER.

Les pilules antinévralgiques du D^r Cronier sont très recommandées

Demande d'emploi. — « Jeune homme 27 ans, spirite, sérieux, belle écriture, bonne instruction, actuellement en place provisoire, serait reconnaissant à personne qui lui procurerait situation quelconque, secrétariat, écritures, ou autre, de préférence chez spirites. »

Écrire à J. C. Bureaux de la *Revue Spirite*.

Appel à la Bienfaisance

Nous prions les personnes qui pourraient disposer de vieux vêtements pour les nécessiteux, hommes, femmes, ou enfants, de bien vouloir nous les adresser au bureau de la *Revue*, 42, rue Saint-Jacques ; il nous en est beaucoup demandé en ce moment. On peut envoyer en port dû.

Notre regrettée Directrice était charitable, bien des pauvres l'ont appris et pleurent son départ.

Au nombre de ceux et celles à qui sa main droite savait donner si délicatement sans que sa main gauche le sût jamais, se trouvait une septuagénaire. Mme Veuve L. Roggiero, 8, rue Saint-Louis, à Pantin (Seine), retenue dans sa mansarde par la vieillesse, la maladie, et, bien souvent par la faim. Nous prions nos frères et sœurs de vouloir bien lui faire parvenir en timbres-poste le peu que chacun voudra lui donner et nous leur transmettons d'avance les remerciements de cette digne femme.

Médiums recommandés. — PARIS

Mme Lay-Fonvielle, 26, rue d'Eylau. — Voyante.

Mme Bardélia, 81, boulevard de Courcelles. — Typtologie et écriture.

Mme Pontet, 4, avenue de Clichy. — Intuition.

Mlle Rodière, 157, faubourg Saint-Honoré. — Typtologie.

Mme Lorenza, 21, rue de la Condamine. — Voyance. Somnambulisme.

Mme Bovery, 1, rue Labie. — Voyante.

La *Revue* transmettra à tel de ces médiums les demandes de consultations qui lui parviendraient. Les médiums adresseront leurs réponses aux intéressés.

Plusieurs médiums guérisseurs se sont fait inscrire dans nos bureaux. Suivant les cas nous transmettrons au médium spécialiste les demandes qui nous parviendront.

M. J. Ouiste, secrétaire de la Rédaction, est chargé de répondre aux personnes en peine de trouver ou de choisir les ouvrages traitant de spiritisme, magnétisme, hypnotisme : il conseille les abonnés de la *Revue* sur certains points relatifs à ces sciences et donnera son avis chaque fois qu'un malade voudra bien lui expliquer son cas.

Guérisons par la médiumnité.

Mme Herbert, *médium guérisseur*, demeurant chez Mme Kurt, 25, rue de Lille, se tient à la disposition des personnes qui sont abandonnées par les médecins. Elle guérit principalement les paralysies, les cancers, l'épilepsie et les blessures. Cependant, elle soigne aussi les autres maladies et a obtenu de très nombreuses guérisons. Elle ressent les maladies aussitôt qu'elle est en contact avec les personnes souffrantes. *Au besoin, elle voyagerait pour se rendre auprès des personnes qui ne pourraient pas se déplacer.*

M. Majewski, magnétiseur-masseur, diplômé de la Faculté des Sciences magnétiques de Paris, reçoit à Paris, 5, boulevard de Strasbourg, les *mardi, mercredi, vendredi* et *samedi*. Clinique même adresse les *lundi* et *jeudi* de 8 heures à midi.

Mme Mathias, 38, rue de Flandre. Tous les jours (sauf le Jeudi et le Dimanche) à partir de 3 heures du soir.

M. Violette, 14, rue Pétion. Tous les jours (sauf le jeudi et le dimanche) de 4 heures à 7 heures soir.

M. Pradié, 45, rue du Cardinal-Lemoine. Tous les jours de 1 heure 1/2 à 5 heures soir. Séances le mardi 8 h. soir.

M. Boveri, 4, rue Labie. — Massage, Magnétisme. — Les lundi, mercredi et vendredi, de 2 à 5 h. du soir. Va à domicile.

VIENT DE PARAITRE

Les Emblèmes et les Drapeaux de la France

Le Coq Gaulois

Par **Arthur MAURY**

Magnifique volume, sur beau papier, in-8° raisin, de 385 pages renfermant 550 gravures et 27 planches hors texte, dont 11 en couleurs. Jolie couverture chromo en quinze teintes. PRIX : **5 francs** *(franco).*

Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise

La Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise (B. I. L.) vient de transférer son siège : 35, rue Vieille-Monnaie, en prenant un local plus vaste et en augmentant encore ses importantes collections.

Cette bibliothèque, fondée en 1902, comprend un très grand nombre d'ouvrages relatifs au magnétisme, au psychisme expérimental, au spiritisme et aux sciences occultes. Elle est ouverte tous les jours au public et délivre, moyennant un prix modique, des abonnements à la lecture pour Lyon et hors Lyon.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. A. GAS, gérant de la B. I. L., 35, rue Vieille-Monnaie, à Lyon.

Catalogue sur demande.

GRAPHOLOGIE

Quand, par suite du manque d'affinités, tant de douleurs, de déceptions, d'amertumes sont épandues, pour le plus grand nombre, sur le chemin de la vie, tant au point de vue social qu'au point de vue sentimental, l'art de bien connaître son semblable devient une nécessité de plus en plus pressante pour atteindre l'état de *Paix* et d'*Harmonie* rêvée par tous ceux qui aspirent à une Humanité meilleure, partant plus heureuse.

Adresser à Mme Gilberte Rama, 85, boulevard de la Reine, à Versailles (S.-et-O.), un spécimen de l'écriture courante, en n'*importe quelle langue*, avec, si possible, la date de naissance et le prénom pour recevoir un portrait graphologique *complet* (caractère, aptitudes, santé, etc.). Joindre mandat 5 ou 10 francs



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

48e Année | N° 6. | 1er Juin 1905.

DE L'IDÉE DE JUSTICE

ET DE SON DÉVELOPPEMENT DANS L'HISTOIRE

(suite).

Dans l'article précédent, en des pages indignées et d'une plume frémissante, nous avons évoqué les effroyables souvenirs de l'esclavage à Rome qui, chose inouïe, à part quelques protestations timides et à peine formulées, n'a provoqué l'indignation d'aucun moraliste romain... pas plus du reste que n'en provoquèrent, chez les philosophes grecs, les horreurs révoltantes de l'ilotisme de Lacédémone. Que n'aurions-nous pu ajouter encore à ces pages tachées de sang, si nous avions voulu rappeler que, dans ces mêmes siècles s'ouvrit, inaugurée et largement remplie par les empereurs, l'ère

exécrable des persécutions contre les chrétiens. Elles commencèrent dès la fin du premier siècle et se prolongèrent jusqu'en l'année 311. Il y eut dix persécuteurs, depuis l'empereur Claude, jusqu'à l'empereur Galère et l'on se demande avec épouvante ce que durent être les inimaginables atrocités qui furent perpétrées pendant ces deux cents ans, toujours au nom de la légalité, qui donc oserait dire au nom de telle prétendue justice... Nous la connaissons la « justice romaine » ! Ces dix persécuteurs, nous disent les historiens, s'ingénièrent à inventer des peines inconnues que l'on eut soin de varier pour chaque nouveau martyr. La lapidation, le gril ardent, le bûcher, les bêtes féroces du cirque, le chevalet, l'écartèlement, le plomb fondu, l'huile bouillante, tels furent les supplices les plus communément appliqués aux chrétiens... sans parler du plus effroyable de tous inventé par Néron lui-même, c'est-à-dire le « flambeau vivant ». Or ce flambeau vivant n'était rien moins qu'un homme dont le corps enduit de résine, de goudron ou d'huile de naphte, était lié la tête en bas à un poteau de fer... Et l'on allumait ces « flambeaux » le long des allées du jardin impérial, la nuit, aux grandes fêtes, tandis que l'empereur infâme et ses invités causaient et riaient avec les dames de la cour ! — Quel commentaire serait possible sous l'impression d'aussi révoltants souvenirs ?

Voilà que nous avons parcouru l'un des cercles de l'enfer qui, dès le début de notre voyage, ouvrait devant nous des abîmes d'horreurs pour lesquelles il n'existe de nom dans aucune langue, devant lesquelles recule la pensée et qui font des annales humaines la plus abominable des histoires.

— Pourquoi donc les avoir feuilletées ces annales ? demanderez-vous peut-être.

— Pourquoi ? Pour rendre compréhensible cette histoire elle-même qui, sans explication, demeurerait la plus torturante énigme qui ait jamais été proposée à l'humanité. Or, c'est de cette énigme que nous allons essayer de trouver le mot, mot secret, mot mystérieux, sur lequel se sont penchées tant de générations qui déçues dans leur attente, s'en sont allées sceptiques ou désespérées. Que n'ont-elles, ces générations, interrogé la Sagesse antique qui seule pouvait leur répondre ?

Et sa réponse, la voici, c'est qu'en faisant surgir du milieu de cette histoire certaines phases caractéristiques, d'une façon telle qu'elles soient mises en relief, l'on pourrait, en les comparant entre elles, non seulement constater qu'elles sont en concordance, mais encore que de cette concordance résultent des rapports de solidarité réciproque qui en justifient le caractère.

Expliquons-nous, le regard fixé sur ce que nous pouvons entrevoir au delà du voile qu'ont soulevé pour nous les Instructeurs et les Clairvoyants doués de la vision spirituelle.

Ceux qui ont quelques notions de la Doctrine Spiritualiste, savent en quoi consistent les réincarnations. Ce qu'ils savent encore, c'est que les retours, sur notre globe, des désincarnés temporaires ne s'effectuent qu'au bout d'un grand nombre d'années, nombre variable, à la vérité, mais auquel on peut donner pour moyenne le chiffre de mille à quinze cents ans.

Eh bien, ces notions nous étant connues et pour nous conformer aux indications qui nous sont données, traçons, en imagination, dans cette histoire où s'enchevêtrent tant d'éléments disparates, des espèces de zones où semblent s'être établis comme des « courants d'évolution ». Choisissons, dans ces courants, telles époques séparées les unes des autres par ces mille ou quinze cents ans correspondant au temps que chaque *Ego* passe dans les régions astrales, comparons-les, ces époques, et nous pourrons constater qu'elles se font suite, se ressemblent, plus encore, s'enchaînent par les liens d'une certaine logique de cause à effet... et que verrons-nous alors ?...

Nous verrons que sur l'océan des âges, roulent à intervalles périodiques comme des houles humaines et que, de vague en vague de générations, se succèdent dans un mystérieux rapport de réciprocité... Quoi donc ?

Des culpabilités qu'attendent d'inéluctables châtiments.

Inéluctables, oui, car c'est alors que dans les régions invisibles où plane la Justice immanente, retentit la grande voix solennelle du Karma justicier, du Karma rémunérateur.

Sans doute, il nous est impossible à nous, pauvres éphémères à courte vue, de reconstituer, de coordonner, surtout, les séries solidaires ; mais ce qu'affirment Ceux qui savent, c'est qu'à travers siècles et siècles, se maintiennent les concordances, Les lois karmiques sont inviolables. Au cadran de l'éternité sonnent périodiquement les heures des liquidations impérieuses.

S'il est possible — en dehors de toute rétribution karmique — d'établir de curieux rapprochements entre telles époques historiques, de comparer par exemple, ainsi que le fait Mme Annie Besant, la période romaine d'Auguste, avec celle d'Élisabeth d'Angleterre, où semblent se retrouver, de part et d'autre, les *mêmes* conquérants colonisateurs et fondateurs d'empires ; de constater, d'autre part, les rapports frappants qui existent entre les IIIe et IVe siècles après Jésus-Christ, avec les XVIIIe et XIXe siècles de nos temps modernes, où les Gnostiques d'autrefois semblent être revenus parmi nous, pour y établir les courants de spiritualisme et de mysticisme qui caractérisent notre époque — il est plus facile encore de constater, tout au moins de supposer, et ici nous rentrons dans la série des concordances karmiques, que les ilotes de la Grèce et que les esclaves de Rome ayant peut-être exercé de coupables représailles sur leurs contemporains des vieux

âges qui furent comme le prologue de l'histoire, soit en Chaldée, soit en Perse, soit en Égypte, sont venus liquider leur passé, les uns à Sparte, les autres à Rome.... alors, qu'en revanche, leurs bourreaux, aristocrates grecs et patriciens du Bas-Empire, sont revenus sur terre pour expier leurs crimes dans les affres du moyen âge, soit en Espagne, soit en France, soit en Allemagne, partout enfin où tant de flots de sang ont été répandus par l'inquisition fanatique, les procès de sorcellerie, la féodalité seigneuriale, les invasions étrangères et les guerres dites religieuses.

Arrêtons-nous ici. Nous ne voulons pas insister davantage et rechercher à quels méfaits anciens se rattachent les massacres qui déshonorent notre XX^e^ siècle. Que ne pouvons-nous dire aux modernes martyrs : « Souvenez-vous, si possible et reprenez courage, car vous avez expié ! » Ce qu'il y a de sûr, c'est que sous les traits convulsés des victimes, l'œil du clairvoyant pourrait reconnaître les faces hideuses des persécuteurs.

C'est ainsi, hélas ! que s'effectuent les répercussions inévitables. L'homme ne le savons-nous pas? récolte intégralement ce qu'il a semé. La moisson ne saurait donc différer des semailles... et la tache rouge qu'avaient temporairement dissimulée l'insouciant égoïsme des survivants, non moins que les péripéties toujours changeantes de l'histoire inconsciente des traits que grave son impassible burin — la tache rouge s'élargit tout à coup, au sortir du linceul de sable qui l'avait superficiellement recouverte. Malheur aux persécuteurs, malheur aux bourreaux qui sans repentir ni remords, oublient volontairement ou non ! C'est vainement que tous les flots de l'Océan passeraient et repasseraient sur le stigmate indélébile. Il vient une heure où les flots reculent, refoulés, semble-t-il, par des forces inconnues; l'abîme s'entr'ouvre, les bas-fonds se soulèvent et remettent en pleine lumière — lumière aveuglante et vengeresse — les traces du sang répandu que, seule, l'expiation du coupable est en mesure d'effacer.

— Mais alors, direz-vous, peut-être, non sans une secrète angoisse, toutes ces répercussions ne pourront donc jamais finir?

— Si, elles finiront, car un temps viendra où l'on ne trouvera plus de bourreaux pour punir les derniers coupables dont l'expiation se fera par le repentir de leurs fautes, par le sacrifice volontaire de leurs haines noyées dans leur amour pour ceux qui désormais seront leurs frères — Heure bénie où disparaîtront les égoïsmes, les jalousies, les vanités rancunières et les intolérances systématiques.

Profond mystère, en somme, que ces répercussions karmiques, problème insoluble pour l'heure présente et d'autant plus douloureux, que la pitié que nous inspirent les martyrs en même temps que l'ignorance où nous sommes de leurs culpabilités antérieures, nous laissent muets et navrés devant le terrifiant abîme des douleurs humaines. Ne sachant pas discerner la cause

qui fait couler tant de larmes et pousser tant de cris, nous n'entendons que les cris, nous ne voyons que les larmes et il ne faut rien moins, pour atténuer notre pitié douloureuse, que la certitude où nous sommes que la Loi de Justice est en même temps la Loi d'Amour qui dirige nos destinées et que, plus tard, nous en sera fournie l'irrécusable et consolante démonstration.

Quoi qu'il en soit, c'est un spectacle étrangement grandiose que celui que nous offre ce prodigieux ensemble de vies associées et solidaires qui font de notre humanité, de toutes les humanités de l'univers, la grande famille divine dont l'unité future nous est promise et dès aujourd'hui déclarée nécessaire.

Après cette digression qui nous a paru indispensable, revenons à notre Bas-Empire dont l'agonie commence, en attendant que sonnât son heure suprême. La coupe d'injustice était pleine, débordante. Le vieux monde avait dit son dernier mot, mot infâme qui sur lui retombait de tout son poids. Nous l'avons dit plus haut, il fallait qu'un flot de hordes barbares, qu'un torrent de peuples jeunes vinssent délivrer l'humanité de cet empire immonde qui l'eût corrompue sans retour s'il avait duré plus longtemps.

Il serait injuste de ne pas tenir compte des quelques efforts tentés par les empereurs dits « chrétiens » et manifestés par le « code de Théodose » puis par le « digeste » de Justinien. Mais dans les remous du conflit qui s'établit entre l'esprit chrétien et l'esprit païen, se trahit une incohérence d'idées et de contradictions choquantes, où l'on voit les inspirations de la religion nouvelle — qu'avaient déjà défigurée les ambitions politiques et les cupidités sacerdotales — se combiner avec l'antique sauvagerie romaine. Nous ne le verrons que trop dans la suite.

Place donc aux Barbares. Ils furent les vengeurs inconscients de la Justice, si longtemps et si outrageusement violée. Le farouche Attila ne s'appelait-il pas lui-même le « Fléau de Dieu » ? Il y avait du bon dans ces hordes barbares. Certes, c'étaient de grossières peuplades fort inférieures à certains égards à ces Romains dont ils allaient saccager la capitale ; mais l'on trouve chez ces peuples jeunes, comme le sens nouveau d'une vie sociale non encore pervertie par les aberrations et les excentricités d'une civilisation surchauffée dont les nations vieillies et usées s'inoculent toutes les dépravations.

Ces populations indisciplinées auxquelles l'on ne saurait encore appliquer la qualification de « nation » se composaient de l'universalité des hommes libres en qui résidait une sorte de souveraineté collective. Les rois, chefs d'occasion et d'autorité temporaire, n'étaient selon leur belle formule que « les premiers parmi leurs pairs ». S'ils ne rendaient pas encore la Justice dont ils ignoraient évidemment la nature et la grandeur,

ne semble-t-il pas qu'ils en aient eu la notion confuse et comme le pressentiment tout au moins, quand ils s'en remettaient, avec une foi naïve, à ce qu'ils appelaient les *Jugements de Dieu* ? Étrange et paradoxal mysticisme.

L'on sait ce qu'étaient ces épreuves judiciaires ou *ordalies* et quel rôle capital elles jouèrent dans la juridiction du moyen-âge. Dans ces épreuves, suivant l'opinion des contemporains, le jugement de Dieu — d'un Dieu qui, à leur sens, ne pouvait être que juste — était censé se manifester par le triomphe de l'innocence au bénéfice de laquelle on trouvait tout naturel que la divinité fît, chaque fois, un « miracle justificatif ».

Certes, ce n'était rien moins qu'un miracle, en effet, qu'il fallait en ces circonstances, car ces épreuves étaient terribles. Les plus habituelles se faisaient, soit au moyen de l'eau bouillante, soit au moyen du fer rouge. L'accusé devait, selon les cas, retirer avec sa main nue un objet placé au fond d'une chaudière en ébullition, tenir en sa main un fer brûlant, ou bien encore marcher pieds nus sur des barres de fer rougies au feu. L'épreuve terminée, l'on enveloppait les plaies de bandes de linge, sur lesquelles on appliquait un sceau — le sceau de justice — et si, au bout de trois jours, il ne restait plus traces de brûlure sur les pieds ou la main du supplicié, l'accusé *justifié* par l'épreuve était déclaré de tous points innocent.

Sans vouloir incriminer la justice du Dieu invoqué par les ordalies, il est permis de supposer que ces cas de justification étaient vraisemblablement fort rares — à moins que les accusés du moyen-âge ne connussent les procédés mystérieux qu'emploient certains fakirs de l'Inde qui, sans se brûler, marchent les pieds nus sur des charbons ardents. Ce fait est aujourd'hui hors de toute contestation (1).

Une autre forme du Jugement de Dieu, mais où la part de l'homme exerçait une influence décisive, c'était le « duel judiciaire » autorisé par la plupart des lois barbares. Un homme qui avait perdu sa cause pouvait renouveler l'affaire et appeler son adversaire en combat singulier.

Et ici, en guise d'illustration non imagée, mais simplement décrite, nous pouvons raconter, pour ceux qui l'ignorent ou qui l'ont oubliée, l'histoire de l'un des duels judiciaires les plus curieux qui eut lieu à Paris, sous le règne de Charles V, dit le Sage, en l'an de grâce 1371. Voici le fait sommairement résumé.

Aubry, gentilhomme picard, né à Montdidier, était attaché à la cour. Un chevalier, nommé Macaire, y remplissait également quelque emploi. Ce

(1) Je pourrais, ici, apporter le témoignage d'un homme, d'un savant, dont la véracité ne saurait être effleurée par le moindre soupçon et qui m'a affirmé avoir — précédé d'un fakir ou yogui indou — affronté, sans douleur ni trace d'aucune sorte, l'épreuve des pieds nus sur des charbons ardents.

dernier, jaloux des faveurs royales dont jouissait Aubry, résolut d'assouvir sa haine sur le rival qu'il détestait, si bien que l'ayant attendu, un soir, dans la forêt de Bondy, il s'élança sur lui, l'attaqua traîtreusement, l'assassina et l'enterra au pied d'un arbre.

Tout cela était bel et bon — c'était du moins l'avis de Macaire — mais un témoin du crime était là... le chien du malheureux Aubry, magnifique et fidèle lévrier qui jamais ne quittait son maître. Il ne le quitta même pas à cette heure tragique et tandis que s'enfuyait le misérable assassin, lui, l'ami fidèle se coucha sur la tombe et y demeura pendant plusieurs jours de suite, ne courant de temps à autre à Paris que pour y chercher quelque nourriture. Toutefois, ces courses continuelles, l'absence du maître, les cris plaintifs de la pauvre bête attirèrent l'attention des gens d'Aubry de Montdidier. On suivit l'animal qui tout courant revint à la forêt. Là, on découvrit la fosse que l'on creusa en toute hâte et au fond de laquelle fut retrouvé le cadavre de la victime. Mais où donc était l'assassin?

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis les funérailles d'Aubry, lorsqu'un jour, son chien passant devant un groupe de seigneurs de la cour, s'élança subitement sur l'un d'eux, c'était le chevalier Macaire et le saisit à la gorge. L'animal fut chassé, battu, mais n'en fut pas moins convaincu pour cela, si bien qu'à chaque nouvelle rencontre du chevalier détesté, il essayait toujours de se jeter sur lui.

Cette haine obstinée, persistante et semblant même s'accroître avec le temps, parut quelque peu suspecte. L'histoire, commentée par les seigneurs, s'ébruita, se répandit parmi les gens de la cour et finit enfin par parvenir jusqu'aux oreilles du roi qui, fort intrigué par la singularité de l'aventure, fit renouveler les rencontres des deux adversaires... dans chacune desquelles et malgré les déguisements dont on affubla Macaire, on vit l'implacable justicier qui reconnaissant toujours son homme, manifestait obstinément son furieux désir de vengeance.

Le roi, mis en défiance, fit subir à Macaire un minutieux interrogatoire. Le chevalier, cela va sans dire, nia effrontément. Et c'est alors, en cette circonstance quelque peu embarrassante, que Charles V, se conformant aux us et coutumes de l'époque, ordonna qu'on recourût à l'épreuve du duel judiciaire, entre le chien « accusateur » et le chevalier « incriminé ».

Un champ clos fut construit dans l'île Notre-Dame. L'homme reçut un bâton pour attaquer et se défendre ; au chien fut adjugé un tonneau défoncé où, poursuivi par son adversaire il pût opérer ses retraites. En présence du roi et de la cour assemblée, les deux champions furent mis en présence. Tout d'abord ils s'attaquèrent avec fureur ; mais le combat fut de courte durée. Le chien manœuvrant avec adresse fatigua le chevalier félon, l'essouffla, le mit sur les dents, puis saisissant un moment propice, s'élança

d'un bond formidable, prit l'homme à la gorge, le terrassa et allait en finir d'un dernier coup de mâchoire... lorsque Macaire esquissant le geste des suppliants, fit comprendre qu'il en était arrivé aux aveux. L'on fit sortir du champ clos l'accusateur victorieux ; l'assassin confessa son crime — après quoi, séance tenante, devant la foule indignée qui criait justice! justice! il fut hissé au gibet que l'on avait préparé à tout hasard et où le bourreau, sur un ordre royal, le pendit « haut et court » suivant la formule usitée en pareil cas.

Tous les codes des barbares qui, manifestement, trahissent une commune origine, reposaient sur l'antique principe de la vengeance privée et du rachat du sang basé sur un tarif dit « de composition ». Il serait difficile de tirer des conclusions précises de l'esprit général de ces codes, alors que l'on y trouve des châtiments dont la bizarrerie déconcerte. Un exemple entre beaucoup d'autres. Quand un épervier de chasse avait été volé, le délinquant était condamné à se laisser manger, par le dit épervier, six onces de chair... ou à payer, en compensation, la somme de six sous. Fallait-il qu'en ce temps-là, l'on tînt peu à son pauvre corps, pour le céder à si bas prix!

Voici la féodalité, c'est-à-dire le règne exclusif des seigneurs. Organisée comme une armée, cette féodalité qui, pendant tant de siècles, opprima toute l'Europe centrale, se composait d'une série de seigneuries qui hiérarchiquement étagées s'étendaient depuis le simple seigneur, jusqu'au duc, au prince et au roi. Au sommet de la pyramide, trônait la cour royale des pairs qui jugeait les grands vassaux de la couronne. Mais chacun des seigneurs exerçait dans ses domaines une justice proportionnelle au rang qu'il occupait et quelle justice!... si bien que de toutes ces prétendues justices arbitraires et disparates résultait une effroyable injustice dont le peuple misérable fut toujours et partout l'infortunée victime.

A la fin du x^e^ siècle, la société féodale fut définitivement constituée. Parvenue au faîte de sa puissance, elle possédait tout notre territoire qu'elle se hâta de couvrir de ses châteaux forts, derrière les murailles desquels elle échappait à tout contrôle, dissimulait toutes ses violences, abritait toutes ses iniquités. A cette époque sombre, la guerre était partout. Non seulement on construisait des châteaux plus ou moins fortifiés, mais de toutes choses l'on se faisait des refuges, des habitations défensives, parfois même de véritables repaires. Vers la fin du xi^e^ siècle, on vit se former à Nîmes, une association dite des *Chevaliers des arênes* qui, pour exercer leurs industries plus que suspectes, s'étaient établis ou plutôt retranchés dans le vieil amphithéâtre romain. Les monastères, les églises, elles-mêmes, se fortifièrent à l'envi. On les entoura de fossés, de remparts, de tours. Les bourgeois imitèrent les nobles. Les villes, les bourgs s'encerclèrent de murail-

les défensives. Bien plus, chaque rue avait ses barrières, chaque maison sa tourelle, ses meurtrières, sa plateforme, ses couloirs obscurs et tortueux. Ce fut le règne universel de la haine, de la jalousie, de la méfiance, de la « séparativité » la plus farouche, de l'égoïsme le plus intransigeant — tranchons le mot, l'organisation générale d'un brigandage cynique à ce point, qu'il ne cherchait même plus à dissimuler ses forfaits.

Esquissons quelques figures prises au hasard dans ce milieu anti-social, dans ces bandes de seigneurs dont on ne pourra jamais raconter en détail les fourberies, les violences, les injustices et les brutalités sauvages.

Burchard, dit le Barbu, lointaine souche de l'illustre maison des Montmorency, possédait un fort dans une île de la Seine. De là, il partait en guerre ayant généralement pour objectif la riche abbaye de Saint-Denis qu'il pillait périodiquement. Burchard IV, descendant du Barbu, se garda bien d'oublier les glorieuses traditions de ses ancêtres et comme son aïeul, il prélevait, de temps à autre, un impôt forcé sur cette même abbaye de Saint-Denis. L'abbé Adam, l'infortuné contemporain de ce quatrième Burchard, défendait naturellement ses propriétés et son monastère, les armes à la main... et selon l'usage du bon vieux temps, c'est-à-dire que les deux adversaires se brûlaient réciproquement leurs villages, leurs récoltes et — chose absolument monstrueuse — massacraient ou plongeaient dans leurs cachots les malheureux serfs qui, fort étrangers à ces querelles, n'en étaient pas moins les victimes préalables. « L'un brûla les terres de l'autre » répètent comme un refrain les Grandes Chroniques de France, alors qu'elles ont à rendre compte de ces abominables et réciproques dévastations. C'est par cet ingénieux procédé qu'elles se terminaient généralement... et c'était toujours le pauvre Jacques Bonhomme qui payait les frais de la guerre.

La forteresse de Montlhéri occupée par Milon et par son fils, Gauthier de Troussel, chez qui se réunissaient plusieurs brigands du voisinage, était l'effroi des campagnes méridionales de Paris, car l'on ne pouvait se rendre à Orléans, sans risquer d'être pillé, fait prisonnier ou assassiné sur place. Hugues de Pompone, châtelain de Gournay, arrêtait au passage les bateaux des marchands qui naviguaient sur la Marne. Tels autres détroussaient les passants sur les grands chemins. D'autres, enfin, s'étaient fait une spécialité de razzias périodiques de bœufs et de vaches qu'ils enlevaient aux malheureux cultivateurs.

En 1136, Nicolas, évêque de Cambrai, soutenant une guerre acharnée contre Girard de Saint-Aubert, fit arracher les yeux à tous les serfs chargés de cultiver les terres de ce dernier, et encore cette action, ajoute l'historien, n'est malgré son atrocité, qu'une « gentillesse féodale » si on la compare à celles dont se rendirent souvent coupables Robert de Boves, Seigneur de Coucy, Thomas de Marle, Robert de Bellesme, Hugues de Crécy

et autres monstres de férocité dont les cruautés, sans nom, font frissonner d'horreur et qui, dans une époque aussi barbare, eurent encore le talent de se distinguer par leur scandaleuse réputation.

Mais il y a mieux encore, dit M. Jules Loiseleur (1), impiété, blasphèmes, adoration du diable, sacrifices d'enfants, se trouvent réunis dans le procès de sorcellerie intenté à Gilles de Retz, le prototype original du légendaire « Barbe-bleue ». On découvrit, dans la tour de Chantocé, une pleine tonne d'ossements calcinés, des ossements d'enfants, surtout ; on en compta plus de quarante, dit Michelet. L'on en trouva partout où il avait passé. Partout, il fallait qu'il tuât. C'étaient des offrandes au diable. Il invoquait les démons: Barron, Orient, Belzébut, Bélial et Satan, leur chef, leur demandant de lui accorder l'or, la science et la puissance.

Mais coupons court à ces lamentables récits auxquels pourraient s'en ajouter bien d'autres, si nous racontions, même en abrégeant beaucoup, les « exploits » de tous ces nobles seigneurs, pour qui la France n'était plus qu'un vaste champ de rapines et de scélératesses.

Toujours est-il, que ces excès furent poussés si loin, excès auxquels n'échappaient même plus ni les églises, ni les monastères, que le clergé s'émut et chercha les moyens d'opposer une digue à de tels débordements, — moyens difficiles à trouver.

L'excommunication fut l'un des premiers remèdes employés. On proféra des formules de malédictions. On sonna les cloches et notamment celle du chœur, appelée « cloche de colère ». On malmena les reliques... Rien n'y fit ou fit si peu qu'il fallut se mettre en quête de procédés plus efficaces. Une douzaine de conciles furent assemblés. On ordonna des jeûnes, des pénitences, autant de moyens préventifs, réputés tous excellents... ce qui n'empêchait nullement les seigneurs de brûler, de piller, de massacrer de plus belle. Lorsqu'en l'an de grâce 1051, l'on crut avoir, enfin, découvert le remède à tant de maux. Au diocèse d'Elne, près de Perpignan, fut tenu un nouveau concile où fut décrétée ce qu'on appela la *Trêve de Dieu*, monument éternel des forfaits de la barbarie, législation étrange, exorbitante, où la loi transige avec le crime, lui reconnaît et lui accorde sa part !

En vertu de cette *Trêve de Dieu*, il fut donc arrêté que pendant trois jours et deux nuits de chaque semaine, les seigneurs seraient « autorisés » à exercer leurs brigandages, à la seule condition... de *s'abstenir* les autres jours. Et le croirait-on, c'est qu'en d'autres conciles réunis pour le même objet, l'on trouva que la latitude accordée à ces pauvres seigneurs n'était vraiment pas suffisante, si bien que ces conciles ultra-bienveillants leur octroyè-

(1) *Les crimes et les peines*, ouvrage remarquablement documenté auquel nous avons fait de très nombreux emprunts.

rent pour massacrer et brûler à loisir, quatre jours et trois nuits... et puis enfin cinq jours et cinq nuits!... Honte inouïe, scandale invraisemblable!— Nous entrons, ici, dans le domaine des infamies pour lesquelles il n'est plus de qualificatifs.

Est-il besoin d'ajouter que sous un régime pareil, la France roula dans un véritable abîme de misère? Les récoltes manquant de toutes parts, les pestes succédaient aux famines, de telle sorte que pendant la durée des trois règnes d'Hugues Capet, de Robert le Pieux et d'Henri Ier, comprenant une période de soixante-treize années, l'on compte quarante-huit années de famines, parmi lesquelles il y en eut quelques-unes à ce point désastreuses, que les hommes d'alors reculant jusqu'aux âges de l'antique anthropophagie, se dévoraient comme des bêtes sauvages. Nous passons mille détails répugnants et nous contentons de terminer par la citation suivante : « Les voyageurs égorgés sur les routes, les enfants eux-mêmes qu'on tâchait d'attirer dans des embuscades puis qu'on mettait à mort, servaient de nourriture aux faméliques survivants. La rage de la faim était arrivée à un tel degré d'horreur, qu'on aurait été plus en sûreté dans un désert hanté par les fauves, qu'au milieu de la société des hommes... et qu'enfin, publiquement, à Tournus, petite ville de la Bourgogne, l'on mit en vente, en plein marché, de la chair humaine cuite » (Michelet). Cela eut lieu en l'an de grâce 1031.

Tel fut ce « bon vieux temps » que regrettent encore, de nos jours, nombre de fanatiques qui n'ont à coup sûr pour excuse que leur profonde ignorance ou leur mauvaise foi systématique.

Vous parlerons-nous maintenant des droits féodaux? Il est presque inutile de les énumérer, les seigneurs les possédant tous : *Droits militaires, droits fiscaux, droits honorifiques, droits de justice, le cens, la corvée, la dîme, le droit de douanes, le droit de rouage* (taxe levée sur les voitures), *le monopole des vins, la redevance des vendanges, le droit de maréchaussée, le droit d'auberge, le droit de pêche, le droit de chasse, le droit du colombier, la taille, l'aubaine, l'épave*... et d'autres encore, qu'il serait mal séant d'indiquer.

Certains de ces droits étaient odieux, certains autres, bizarres ou grotesques. Ici, il fallait apporter au château *un œuf* sur une charrette attelée de quatre bœufs ; là, les manants ou vilains devaient courir devant la voiture du seigneur, chanter une chanson à sa dame, puis danser une bourrée ou imiter la marche titubante d'un ivrogne; ailleurs, il fallait à certains jours fixés, venir baiser la serrure du manoir, puis faire trois cabrioles. Les vassaux, enfin, étaient tenus de battre, pendant toute la nuit, les eaux des fossés de la demeure féodale, pour empêcher les grenouilles et crapauds de troubler le sommeil des seigneurs. Lorsque l'abbé de Luxeuil (Haute-Saône) séjournait dans sa seigneurie, les paysans, pauvres et lamentables

niais, frappant en cadence les eaux des marécages, chantaient à demi-voix :

Pâ, pâ, renottes, pâ!
Veci M. l'abbé que Dieu gâ.
(Paix, paix, grenouilles, paix!
Voici M. l'abbé. Que Dieu le garde!) (1)

Que dire encore? Pourrions-nous en finir avec ce sombre moyen-âge, s'il nous fallait raconter toutes les abominations perpétrées, toutes les iniquités commises, tous les supplices infligés, au-dessus desquels plane, sinistre et sanglant, le souvenir de l'exécrable et inexpiable inquisition. Et dire que certains historiens et non des moins sérieux ont essayé de la défendre et de la justifier!

« Nul esprit de bonne foi, dit l'un d'eux (Th. Lavallée, puisqu'il faut l'appeler par son nom), ne niera les dangers qu'au XIIe siècle, le manichéisme et l'hérésie albigeoise faisaient courir à l'ordre politique et à la société féodale. Au temporel, l'ordre social était alors si fondamentalement catholique, que toute protestation contre l'autorité exclusive et inflexible de l'Église était un acte véritable d'insurrection politique. Ne plus croire, c'était conspirer; renoncer à l'Église, c'était renier la patrie européenne et briser le lien social. Au spirituel, l'idée que la « vérité une et universelle a le droit de poursuivre, par la force, les conséquences de son unité et de son universalité », était dans tous les esprits, si bien que l'exercice de ce droit terrible aux mains des papes, était reconnu même par leurs ennemis. Ainsi si l'hérésie des Albigeois l'emportait, c'en était fait de la fédération chrétienne, si d'autre part, le catholicisme subissait une réforme prématurée, si la liberté prévalait avant que la foi eût donné ses fruits, la croissance de l'Europe était incomplète et avortée. »

Aberration d'un fanatisme aveugle! En soutenant de pareilles énormités, cet historien ne comprenait donc pas que cette prétendue justification des faits et gestes de l'Église n'est autre chose que le plus formidable des actes d'accusation? N'est-ce point avouer que cette Église dite religieuse et prétendu rempart de la foi (?) n'était rien d'autre qu'une hypocrite institution *politique*, armée de tous les pouvoirs temporels et prête à les défendre par les violences les plus inavouables? N'est-ce point, par suite, justifier le « remède héroïque », qu'Innocent III, appliqua au mal qui minait le corps social? Or, on sait quel il fut ce « remède », ce fut l'effroyable massacre de huit cent mille Albigeois qui, pour comble d'horreur et d'ironie sinistre, *avaient*

(1) Michelet. *Les origines du droit.*

raison, tandis que l'Église se trompait grossièrement et sciemment peut-être.

Et c'est, forte de ses droits mensongers, que cette inquisition féroce qui aussi bien en France qu'en Espagne où se multiplièrent les exploits de Torquemada, appliqua sa procédure infâme, toute faite de ruses, de réticences, de pièges, de subtilités jésuitiques, de sanguinaire cruauté et qui, basée sur la délation, forçait le dénonciateur, sous peine de la vie, à fouler aux pieds les droits les plus sacrés de la famille et de la nature.

Voilà ce que fut la justice de l'Église qui puisa dans le code obscur de Théodose les principaux textes qu'elle invoqua contre ce qu'elle appelait les mécréants. Il n'en fallait pas plus pour rallumer les bûchers et faire s'élargir en fleuves, les ruisseaux de sang qui si souvent avaient déjà coulé.

Lorsqu'en 1184, le concile de Vérone ordonna aux évêques lombards de livrer à la « justice » — toujours cette parodie sacrilège de la chose sacrée par excellence — tous les hérétiques qui refusaient de se convertir, l'inquisition fut fondée et c'est avec un empressement farouche que les empereurs d'Allemagne, les Barberousse, les Othon III, les Frédéric II, se hâtèrent de remettre à neuf les armes enfouies dans cet arsenal odieux qui, dans l'histoire, portent le nom de codes, — codes de Constantin, des deux Valentinien et des deux Théodose. Et c'est alors que devinrent « légitimes », mieux encore « sacrées » ces guerres de religion, où le fanatisme, la pire des passions humaines, exerça « pour la plus grande gloire de Dieu » ses plus inexpiables forfaits... et ces procès de sorcellerie, enfin, qui resteront, à jamais, le plus stupéfiant témoignage de ce que peuvent produire l'ignorance, la superstition, l'extravagance et l'humaine animalité.

C'est par centaines de milliers que l'on fit « brûler vifs » prétendus sorciers et sorcières. Le Parlement de Toulouse entassa, un jour, sur un seul bûcher formidable, quatre cents corps humains vivants et c'est dans un élan de joie hideuse qu'un certain Rémy, juge de Nancy, se vanta, dans un livre dédié au cardinal de Lorraine, d'avoir brûlé, à lui tout seul, huit cents sorcières en seize années. « Ma justice est si bonne, ajoute-t-il avec orgueil, que l'an dernier, il y en a eu seize qui se sont tuées pour ne pas passer par mes mains. »

Et encore, s'il n'y avait eu que ce Rémy de sinistre mémoire, mais combien d'autres surgirent sur tous les points de notre malheureuse France. C'est par centaines qu'on les compte, ces juges assassins qui se sont faits les pourvoyeurs, les collaborateurs du bourreau. Se basant sur ce principe monstrueux, plus ou moins tiré de la loi du Talion, qu'il s'agissait de « faire souffrir le plus possible » les malheureux accusés... sans les tuer toutefois, tous les juges des tribunaux de cette époque s'ingénièrent à inventer des

supplices effroyables qui, sous le nom juridique de « torture », se prolongèrent jusqu'à la fin du XVIIIe siècle !

Mais, passons, l'horreur déborde et le dégoût nous remonte à la gorge. Sortons de ce moyen-âge que l'on peut sans exagération appeler le Kama Loka de l'histoire. Certes, il était bien inutile que les fabricants de dogmes s'ingéniassent à inventer un enfer. Dès les temps antiques, l'enfer n'existe-t-il pas en ce bas monde et au souvenir de toutes les souffrances qu'ont subies les innombrables martyrs de la Force, des Dogmes et des Codes, ne recule-t-on pas, épouvanté, en voyant ce dont est capable cette cruauté humaine où survivent inassouvies toutes les sauvageries des faunes préhistoriques?

Aussi, depuis combien de siècles, notre pauvre Justice, déployant tristement ses ailes, s'était-elle enfuie de la surface de notre terre, séjour véritablement démoniaque !

(*à suivre*). ED. GRIMARD.

CAUSERIES
SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE

XVI

Les funérailles.

Pendant les premiers siècles, les funérailles furent considérées comme un sacrement, c'est-à-dire comme une cérémonie à laquelle on donnait une solennité particulière, en raison de l'importance qu'on y attachait. Et de même que le baptême avait pour but d'attirer les bonnes influences sur l'être qui arrivait dans ce monde, de même il était naturel qu'on cherchât à entourer de ces mêmes influences, celui qui venait de le quitter.

Tant que les prêtres comprirent toute l'importance de l'acte qu'ils accomplissaient en faisant près d'un cadavre les dernières prières, ils considérèrent cet acte comme sacré.

Mais l'idée qu'on pouvait aider l'âme à se délivrer des liens qui la retenaient à la matière, se perdit; on se borna peu à peu à réciter de vagues oraisons, pour demander au Dieu d'Isaac et de Jacob, de donner à cette âme le repos éternel, et on ne conserva des anciennes cérémonies théurgiques transmises par les mages, que certains rites qui se sont perpétués jusqu'à nos jours, mais dont la signification est absolument inconnue à ceux

(1) Voir les numéros de la *Revue* de 1904, janvier, mars, avril et mai 1905.

qui les accomplissent. Les prêtres en effet, ne sauraient expliquer pourquoi ils allument des cierges tout autour du cercueil, pourquoi ils l'aspergent d'eau bénite et pourquoi ils font brûler l'encens. Ils comprennent si peu la signification de ces cérémonies, qu'ils les renouvellent aux messes anniversaires, et qu'on voit avec étonnement l'officiant jeter de l'eau bénite sur quelques planches de bois, recouvertes d'un drap noir.

Les pères du concile de Trente ne mirent pas les funérailles au nombre des sacrements.

Il leur eût été d'abord difficile de leur appliquer la définition qu'ils avaient donnée de ce genre de cérémonie; en outre, les funérailles avaient perdu pendant le moyen-âge, tout caractère religieux et étaient devenues de véritables fêtes, pendant lesquelles les festins se succédaient pour honorer les morts : les *Mémoires* du temps nous font la description des cortèges bizarres qui accompagnaient le cercueil des grands dans lesquels, à côté des pleureurs et des pleureuses, on voyait figurer des musiciens de tout genre et même, comme dans l'ancienne Rome, des pitres et des bouffons.

Les funérailles de rois et des seigneurs étaient, en outre, souvent l'objet des plus graves désordres : des disputes, parfois sanglantes, s'élevaient entre les Nobles et le Clergé pour des questions de préséances, et pour savoir à qui appartiendraient les draps d'or et les riches ornements qui avaient servi pour la cérémonie.

— Ces désordres, si regrettables autour d'un cadavre, disparurent peu à peu : mais l'Église continua d'entourer les obsèques de cérémonies plus ou moins pompeuses suivant la qualité et les richesses de celui qui venait de mourir. Toutes les prières furent tarifées ; les plus chères passèrent pour être les meilleures, et aujourd'hui encore, beaucoup de catholiques pensent qu'une messe chantée vaut beaucoup mieux qu'une messe basse : si la messe est chantée par un nombreux clergé accompagné par des instrumentistes, entouré de suisses en deuil, et dans une église toute drapée de noir, l'effet, produit sur l'avenir du défunt, doit être irrésistible.

Toutes ces puérilités et toutes ces superstitions nées de la cupidité et de l'orgueil, disparaîtront quand on saura ce que devient l'Être après ce changement d'état qu'on appelle la mort.

Quand on se rendra compte de l'acte si grave qu'on accomplit lorsqu'on accompagne, pour la dernière fois, celui qui va quitter la terre, on comprendra combien ces pompes funéraires dans lesquelles la vanité humaine se complait, sont stériles et même préjudiciables au disparu. Pendant ces cérémonies où l'Église déploie tout son luxe, où la liturgie accumule toutes ses inutilités, où les chants, sans aucune signification sérieuse, se mêlent au bruit des orchestres et des orgues, les esprits distraits par tous ces spectacles ne peuvent se recueillir; — aucune prière, aucune pensée ne s'élève des âmes, et le malheureux, rivé à son riche cercueil tout couvert de couronnes, reste dans la souffrance et dans la nuit.

Mais de ce que les cérémonies de l'Église, telles qu'elles existent aujourd'hui, sont inutiles ; — de ce que les prières du clergé sont mal faites, doit-

on en conclure qu'il faut refuser les unes et les autres, et faire porter le corps directement au cimetière ?

***

Pour les matérialistes, pour tous ceux qui ne croient pas à la survie et qui pensent que l'Être tout entier disparaît avec le dernier souffle, la question est très simple. Il n'y a qu'à enfouir rapidement le cadavre pour qu'il ne gêne pas les vivants, et son passage dans une église n'a absolument aucune signification.

Pour les protestants qui ont relégué les âmes dans des lieux inaccessibles d'où elles ne peuvent sortir, et où les prières ne peuvent se faire entendre, il semble bien inutile d'accompagner le corps dans un temple, puisque les prières sont sans valeur, et qu'aucun acte religieux ne peut modifier en rien le sort de ceux qui sont irrévocablement condamnés à continuer leur vie dans un ciel ou dans un enfer éternels.

Quand aux catholiques, ils cherchent bien, ainsi que nous l'avons vu, à apporter un soulagement au défunt ; mais comme ils ignorent complètement l'état dans lequel il se trouve, leurs oraisons vagues et puériles restent sans effet.

Ainsi, soit par la fausseté de leurs conceptions théologiques, soit par ignorance, les chrétiens, à quelque secte qu'ils appartiennent, — catholiques, protestants ou orthodoxes, — n'apportent aucune aide à leurs morts qu'ils ont bien vite oubliés.

Il ne doit pas en être de même pour les spiritualistes. Ceux-ci savent que la vie, — la vie active, la vie de travail et de progrès, — continue au delà de la tombe : ils savent que tous les membres de l'humanité, — de l'humanité visible et de l'humanité invisible, — sont solidaires les uns des autres ; qu'ils doivent se prêter un mutuel appui, et qu'il y a entre eux un échange continuel de pensées ; ils savent enfin que c'est au moment de la mort, et avant que l'Être ne se soit trop éloigné, qu'ils peuvent lui faire le plus grand bien et lui apporter le plus grand secours, par leurs pensées et par leurs prières.

Il est donc indispensable que tous ceux qui ont ces croyances soient placés dans les meilleures conditions pour pouvoir se recueillir autour du cercueil, afin que leurs pensées s'unissent et s'élèvent calmes et bienfaisantes, vers celui qu'ils ont perdu. Si cette réunion, qui facilite l'union des âmes, n'a pas lieu, bien faibles seront les pensées qui arriveront jusqu'au disparu.

Que se passe-t-il, en effet, pendant les obsèques ?

On a convoqué pour la cérémonie le plus de monde possible, et si l'assistance a été très nombreuse, on dit que l'enterrement a été très beau. On se rend à la maison mortuaire ; on passe rapidement devant le cercueil qui est déjà descendu, et on va serrer la main des parents qui reçoivent dans un appartement très sombre. On se hâte de descendre pour échapper à ces tristesses, et on cherche un compagnon avec lequel on pourra causer pen-

dant la route. Chacun parle alors de ses petites affaires ; la rue apporte ses distractions, et le voyage s'achève sans qu'on se soit occupé un instant de celui qu'on accompagne.

J'ai supposé que le corps était allé directement au cimetière ; s'il est passé par l'église le résultat sera à peu près le même, les cérémonies actuelles ne prédisposant, comme nous l'avons vu, ni au calme ni au recueillement.

Et cependant, si on croit à l'efficacité de la prière pour ceux qui nous quittent, c'est dans un lieu consacré, c'est-à-dire dans un lieu où les fidèles d'une religion ont l'habitude de venir pour prier, que devront être réunis ceux qui ont connu et aimé celui qui vient de partir.

C'est, en effet, dans ces lieux, église, mosquée, temple ou synagogue où tout invite au recueillement, et à la prière, que l'esprit peut s'isoler le plus facilement des distractions extérieures, et envoyer ses pensées à l'invisible.

C'est là, en outre, que les élans de piété des âmes croyantes ont créé depuis longtemps et créent chaque jour ces vibrations, ces formes fluidiques dont j'ai parlé dans ma dernière causerie. Ces formes, non seulement facilitent l'élévation de la pensée des assistants vers celui pour lequel ils prient, mais encore elles enveloppent ce dernier d'effluves doux et paisibles, qui, en apportant le calme à ses fluides périspritaux, lui sont d'une aide puissante pour rompre ses liens, et les disposent à recevoir plus rapidement l'influence des aides invisibles.

C'est donc dans le temple d'une religion que l'on devra, autant que possible, se réunir autour du corps près duquel se trouve encore l'Être disparu. Mais les obsèques devront être des plus simples pour que le recueillement puisse être des plus complets : plus de chants liturgiques, plus d'orgues, plus de décorations théâtrales ; et en attendant le jour, — pas très lointain, peut-être, — où le prêtre instruit saura réciter les prières appropriées à la circonstance, les assistants qui ne seront plus distraits par de vaines cérémonies, pourront envoyer à leurs amis invisibles, leurs pieuses pensées, leurs conseils et leurs affectueux souvenirs.

∴

La croyance dans l'importance des rites funéraires se trouve à la base de toutes les anciennes religions. En Chaldée comme en Babylonie, dans la Perse comme chez les Mèdes, sur les rives de l'Indus comme sur les bords du Nil, on retrouve toujours le culte des ancêtres comme conséquence de la croyance dans une autre vie : or cette croyance était si parfaite que ces peuples ne songeaient pas à se lamenter devant la mort. La cérémonie des funérailles était — ce qu'elle deviendra plus tard quand l'idée religieuse aura progressé, — une véritable fête dans laquelle les parents et les amis du disparu se réjouissaient de le savoir entré dans une vie meilleure.

Mais, pour que l'Être fût heureux dans cette nouvelle vie, il fallait qu'il eût été entouré de soins pieux dans ses derniers moments ; et les instruc-

teurs des premiers âges avaient appris aux hommes que si on accomplissait pour les morts les rites funéraires prescrits, ils revenaient sur la terre pour couvrir de leur protection ceux qui leur avaient assuré le repos. Si au contraire des parents oublieux ou sacrilèges les avaient abandonnés sans sépulture, ils reviendraient tourmenter ceux qui n'auraient pas accompli leur devoir (1).

Ces enseignements des premiers guides de l'humanité avaient une importance considérable. En réunissant autour du tombeau les membres d'une même famille, en créant la religion domestique, ces grands Esprits faisaient naître parmi ses membres les premières notions d'affection, de solidarité et de fraternité. Ces actes journaliers de piété, et ces sacrifices faits en commun, aux mânes des aïeux, avaient pour résultat non seulement de resserrer les liens entre les vivants, mais encore de rappeler que les liens qui les unissaient aux morts n'étaient pas rompus, et que tous, visibles et invisibles, ne formaient qu'une même famille dont tous les membres se devaient amour et protection.

C'est autour des tombeaux qu'est née la famille, et que se sont développées les premières idées de fraternité, et c'est autour des tombeaux que se grouperont plus tard les familles pour fonder les cités. Les morts jouent un rôle des plus importants dans les temps préhistoriques et dans les premiers siècles de l'histoire. « Il y avait, — dit Fustel de Coulanges dans « la cité « antique », — il y avait un échange perpétuel de bons offices entre les « vivants et les morts de chaque famille. L'ancêtre recevait de ses descen- « dants la série des repas funèbres, c'est-à-dire les seules jouissances qu'il « pût avoir dans sa seconde vie. Le descendant recevait de l'ancêtre l'aide « et la force dont il avait besoin dans celle-ci. Le vivant ne pouvait se « passer du mort, ni le mort du vivant. Par là, un lien puissant s'établissait « entre toutes les générations d'une même famille, et en faisait un corps « éternellement inséparable. Chaque famille avait son tombeau où ses morts « venaient reposer l'un après l'autre, toujours ensemble. Là se célébraient « les cérémonies et les anniversaires. Aux temps très antiques, le tombeau « était au milieu de l'habitation, non loin de la porte, « afin, dit Euripide, « que les fils, en entrant ou en sortant de leur demeure, rencontrassent « chaque fois leurs pères, et chaque fois leur adressassent une invocation. »

(1) L'image qu'on se faisait de cette vie, varia avec la mentalité des peuples, et les plus anciens croyaient que les morts continuaient à vivre dans des lieux souterrains ayant les mêmes besoins que sur terre.

C'est pour qu'ils pussent satisfaire ces besoins qu'on enterrait avec eux les objets qui leur étaient familiers, qu'on arrosait avec du vin et du lait la terre qui les recouvrait, et qu'on creusait des trous pour leur faire parvenir des aliments solides. Ces croyances se transformèrent avec le temps: on ne crut plus que l'âme était enfermée sous terre avec le corps; mais la coutume de ce repas des funérailles subsista pendant la suite des siècles, et aujourd'hui encore, dans beaucoup de pays, les gens du peuple ont l'habitude de se réunir, après les obsèques, pour *boire à la santé du mort*.

V. *Les dernières civilisations* par Gustave Le Bon et *La cité antique* par Fustel de Coulanges.

« Ainsi l'ancêtre restait au milieu des siens ; invisible, mais toujours présent « il continuait à faire partie de la famille, et à en être le père. Lui immortel, « lui heureux, il s'intéressait à ce qu'il avait laissé de mortel sur la terre « il en savait les besoins, il en soutenait la faiblesse. Et celui qui vivait « encore, qui travaillait, qui, selon l'expression antique, ne *s'était pas encore « acquitté de l'existence*, celui-là avait près de lui ses guides et ses appuis : « c'étaient ses pères. Au milieu des difficultés, il invoquait leur antique « sagesse ; dans leur chagrin, il demandait une consolation, dans le danger « un soutien, après une faute, son pardon. »

Ces conceptions des peuples primitifs, si poétiquement décrites par Fustel de Coulanges, passèrent, — en subissant les modifications nécessitées par les génies des différentes races, — chez les Grecs et chez les Romains : Virgile et Ovide, après Homère et Hésiode vinrent rappeler aux hommes les liens qui unissent les vivants et les morts.

Le christianisme, — pour des raisons que je chercherai à expliquer plus tard, — rejeta toutes ces antiques croyances qui commençaient du reste à tomber dans l'oubli, et il éleva entre les deux mondes une barrière infranchissable. Les dieux lares, ces bons ancêtres protecteurs du foyer, qui prenaient part à tous les événements de la famille, disparurent peu à peu. On ne leur offrit plus l'encens et les couronnes ; on ne déposa plus sur l'autel, devant leurs statuettes, la part des fruits et des gâteaux du festin ; on ne leur demanda plus de veiller sur les enfants et sur les vieillards : les morts furent vite oubliés.

Ils le sont encore aujourd'hui. — Et ils le sont surtout chez les peuples chrétiens, chez ces peuples qui ont créé la civilisation, dont le génie enfante chaque jour des merveilles, mais qui, absorbés par l'intensité de la vie matérielle, n'ont plus un seul instant pour penser à l'au-delà, et pour s'occuper de ceux qui s'y trouvent. Mais il n'en est pas partout de même. — De vieilles nations, dont l'histoire se perd dans la nuit des siècles, ont conservé la croyance aux relations avec l'invisible : ces relations sont le fondement de leur morale, et peut-être un jour nous apercevrons-nous que nous avons quelque chose à apprendre de ces peuples que nous qualifions si légèrement de barbares parce que nous ne connaissons que d'une façon très superficielle leurs croyances, leurs mœurs et leur mentalité.

∴

Dans cet immense continent Asiatique, qui fut le berceau de toutes les croyances, les religions se sont succédé pendant la suite des siècles apportant avec elles, là comme partout, des erreurs et des superstitions de tout genre. En Orient comme en Occident, l'esprit de domination des castes sacerdotales et la crédulité des masses ont amené les mêmes résultats ; et aujourd'hui encore, un polythéisme des plus barbares, la divinisation des forces de la nature, et même de certains animaux (1), persiste dans la foule

(1) Le lion, le tigre, le serpent, le renard, le furet, le lièvre et le rat ont leurs chapelles. Le grand singe qui a apporté à un empereur les livres de Boudha a aussi les siennes. L'ani-

ignorante. Mais à côté de ces erreurs si grossières, elle a conservé pure et vivace la croyance à l'autre vie, et, comme conséquence, le respect absolu des morts.

Toutes les religions de l'Asie, depuis le Brahmanisme et le Boudhisme, jusqu'au Taoïsme et au Shintoïsme, la philosophie de Confucius comme celle de Lao-Tseu, recommandent le culte des ancêtres comme le premier des devoirs (1).

Les lois de Manou en parlent comme du plus ancien de tous, comme du plus digne de vénération et elles prescrivent impérieusement de ne pas négliger les cérémonies mortuaires et le repas des funérailles pour que les ancêtres *éprouvent une inaltérable satisfaction.*

En Chine, le livre des rites indique les règles à suivre pour la sépulture, et les formules qui doivent être employées. Ces cérémonies qui existent depuis un temps immémorial doivent être rigoureusement observées, leur non observance étant préjudiciable aux âmes qui sortent alors de leurs tombeaux pour venir tourmenter les vivants et leur reprocher leur oubli.

La quantité de bonheur dont les âmes jouissent dans l'autre vie, dit Confucius, dépend de la somme d'honneurs qui leur sont rendus par leurs descendants.

Le Tooïsme (doctrine de Lao-Tseu) enseigne que l'âme purifiée qui a reçu tous les honneurs de ses descendants devient sainte, et doit être invoquée en cette qualité.

On peut se rendre compte, d'après ces quelques citations, de toute la religiosité, de tous les sentiments pieux dont sont entourées les funérailles chez ces peuples qui sont convaincus que l'âme de celui qui n'est plus, les voit et les entend. Je ne donnerai pas le détail de ces cérémonies qui varient suivant les religions mais qui toutes ont pour but de rendre hommage à celui qui vient de mourir, et de lui faciliter son passage et son séjour dans l'autre vie

Et ces hommages, ces témoignages de respect, ces pieuses communications avec les disparus, se continuent toujours. Dans chaque famille se trouve l'autel des ancêtres devant lequel les parents se réunissent chaque jour pour prier, et pour offrir, à des dates fixées, les sacrifices prescrits. Sur

mal le plus respecté est le légendaire Dragon, l'être parfait qui symbolise l'Empereur et figure, par suite, sur les bannières de l'armée.

(1) La philosophie de Confucius et celle de Lao-Tseu sont les religions des lettrés. Le Boudhisme et le Shintoïsme sont celles du peuple. Le Shintoïsme, pratiqué par la majorité des Japonais est un ensemble de légendes de pratiques et de cérémonies superstitieuses se rapportant à l'adoration des forces de la nature, des génies des bois, des montagnes, de la mer, des empereurs, des héros, et à la communication avec les esprits des ancêtres. Le Shintoïsme du mot Shinto, *Voie des Dieux* dérive du Chamanisme du sanscrit Chaman ancêtre — ancienne religion des Mongols et des Tartares, qui enseignait l'existence dans le soleil d'un Dieu suprême, indifférent aux actions des hommes qui sont dirigés par des génies bons et mauvais et par les esprits de ceux qui sont disparus. Le Shintoïsme renferme des peines et des récompenses après la mort. (Voir pour plus de détails *Les croyances chinoises et japonaises* par Ch. Godard, professeur agrégé d'histoire.)

cet autel, sont déposées les tablettes des défunts sur lesquelles sont gravés les noms de chacun, l'époque de leur mort, et les bonnes actions de leur vie. Dans les villages trop pauvres pour que chaque habitant puisse avoir son autel, il y a un temple des ancêtres commun à tous.

C'est en face de ces tablettes qu'on vient, après une prière, évoquer les esprits des anciens pour demander leur protection, et pour leur faire part de tous les événements importants qui surviennent dans la famille naissances, mariages, décès, etc. (1).

Les funérailles de ceux qui ont accompli de belles actions, qui se sont rendus utiles à leur pays, qui ont sacrifié leur vie pour une grande cause, sont toujours accomplies avec la plus grande solennité, et dans ces cérémonies, comme dans celles qui ont lieu pour les hommes les plus humbles, on s'adresse toujours à l'esprit du défunt avec lequel les assistants cherchent à se mettre en communication.

Voici à ce sujet des détails que nous trouvons dans les récits de la guerre d'Extrême-Orient.

Après la destruction de la flotte russe, l'amiral Togo réunit ses équipages, et présida une imposante cérémonie en l'honneur des marins tués pendant les combats. La cérémonie terminée, il prononça un discours, et s'adressa en ces termes aux âmes de ceux qui avaient servi sous ses ordres : « Je me « sens en votre présence, et c'est à peine si je puis exprimer ce que je res- « sens. C'est en accomplissant bravement votre devoir que vous avez dit « adieu au monde des vivants. Apprenez donc que nos flottes combinées « ont conquis les mers, et qu'elles nous rendent les maîtres de tous les pas- « sages. J'espère que cette nouvelle apportera la paix et le repos à vos « esprits, et j'ai supplié l'Empereur de communiquer l'annonce de nos « victoires aux âmes de tous ceux qui sacrifièrent leur vie terrestre pour « l'accomplissement d'un pareil résultat. »

Dans tous les corps d'armée, de semblables cérémonies ont lieu après les batailles, et dans l'une d'elles, le général Nogui, après avoir parlé du bonheur de ceux qui étaient tombés en combattant pour la patrie, terminait son discours par la phrase suivante :

« Nous voulons partager l'honneur de la victoire avec ceux qui sont « morts pour assurer nos succès. »

Ces paroles sont caractéristiques : elles montrent l'état d'âme de ce peuple auquel les chefs d'armées peuvent tenir un pareil langage. Cette

(1) Le livre des rites a codifié ces croyances et réglé en quels termes le Chinois doit s'adresser aux ancêtres en ces diverses occasions.

Voici la formule que le père récite devant l'autel des ancêtres à l'occasion du mariage de son fils. « L'an... de l'Empereur un tel, le mois de... tel jour... votre petit-fils, voulant vous témoigner sa piété et sa vénération, vous fait savoir que son fils, n'ayant point de femme, et étant en âge d'en prendre une, délibère avec ses parents sur son mariage futur avec la fille de... Nous vous regrettons infiniment et nous vous offrons ces parfums et ces vins, afin que vous soyez informés de ce qui se passe dans votre famille. » (*Les croyances chinoises et japonaises*, par Godard).

croyance dans la vie d'outre-tombe et dans la communication avec ceux qui s'y trouvent, est celle de huit cent millions d'Asiatiques (1); et l'on comprend quelle énorme force morale ces peuples trouveront dans ces idées lorsque sera venu le moment des grandes commotions mondiales, préludes de l'évolution dans laquelle va entrer l'humanité.

(*à suivre*) SENEX.

Lettres Spirites

Extrait d'une lettre de Mme B. P.

. . . . . .

« Pour en revenir à nos croyances sur les existences successives, je vous dirai que, ni l'idée d'avoir fait d'abord partie de l'âme collective, ni celle d'arriver à l'existence présente avec une âme toute faite (résultat naturel des vies antérieures) ne me répugne ; bien au contraire. Ce qui m'est toujours pénible, c'est l'idée de jouer des RÔLES successifs sur la minuscule planète où nous nous débattons; changer de personnage à travers une série de vies humaines... cela me contrarie toujours, me choque, sans qu'il me soit possible de définir nettement pourquoi. Que les arbres refassent des feuilles chaque année avec les éléments puisés dans la masse commune, rien de mieux. Mais que des éléments moraux refassent indéfiniment des créatures humaines, j'avoue que cela ne me plaît pas. Nous faut-il donc toujours piétiner sur place et renoncer à reconnaître tous les mondes semés dans l'univers par la main du créateur? Il me semble plus facile d'admettre que, sur notre terre, s'accomplissent toutes les évolutions par lesquelles nous arrivons à l'état de créatures conscientes: mais que notre état de créatures humaines dans ce monde est le point de départ d'un autre état moins matériel qui nous mène à un monde moins imparfait.

. . . . . .

Peut-être ce départ pour d'autres sphères n'est-il pas conciliable avec les idées spirites ; mais pourquoi ? » Est-il plus difficile aux désincarnés de franchir les espaces que de se manifester en demeurant dans notre atmosphère ?

. . . . . .

Réponse:

Chère Madame,

Il me tarde de répondre aux objections que soulevait votre lettre du 19 décembre au sujet de nos existences successives et de vous éclairer

(1) L'Europe n'a que 360 millions d'habitants.

autant que j'en suis capable sur les points qui vous semblent obscurs. J'entre donc immédiatement en plein sujet.

« Ce qui me répugne, dites-vous, c'est l'idée de jouer des *rôles* successifs « sur la minuscule planète où nous nous débattons. Changer de personnage « à travers des séries de vies humaines... cela me contrarie toujours, me « choque sans qu'il me soit possible de définir nettement pourquoi. »

. . . . . .

« Que des éléments moraux refassent indéfiniment des créatures humai- « nes, j'avoue que cela ne me plaît pas. »

Chère Madame, si ces doctrines vous répugnent ainsi, permettez-moi de vous dire que cela tient à ce que vous ne les avez pas encore comprises. Vous n'y êtes pas encore entrée profondément. Vous sentez qu'il y a là une vérité fort belle qui instinctivement vous attire, mais vous ne la discernez pas encore.

Pourquoi ! Parce que vous vous identifiez encore avec notre vêtement charnel et je dois dire que cela me surprend au plus haut point.

Est-il bien possible que vous voyiez dans votre corps votre individualité réelle ?

N'avez-vous jamais eu la sensation que notre corps est véritablement une prison qui étreint de toutes parts notre âme et en arrête tous les essors ? N'avez-vous jamais souhaité d'être délivrée de ces murailles de chair pour pouvoir fondre plus complètement votre être réel avec celui de vos aimés ?

Dans les plus tendres expansions humaines, les âmes se rapprochent sans doute, mais ne se mêlent pas. A travers les doubles parois plus ou moins épaisses qui les séparent, elles se parlent mais ne se voient pas. Ce qu'elles voient ce sont d'impénétrables façades percées seulement de deux fenêtres aux vitres troubles derrière lesquelles on *devine* quelqu'un.

Ah ! si ces captives pouvaient s'évader de leur cachot, quelle joie elles auraient à se fondre en ceux qu'elles aiment, les possédant aussi complètement et en étant pleinement possédées !

Rappelez-vous les belles stances de Sully Prudhomme sur la vanité des caresses :

> Les caresses ne sont que d'inquiets transports,
> Infructueux essais d'un pauvre amour qui tente
> L'impossible union des âmes par les corps

— Mais il ne s'agit pas de cela, m'allez-vous dire. L'oiseau qui se sent en cage soupire après sa délivrance ; mais, sorti d'une prison, il ne va pas chercher une prison nouvelle. Quant à moi, je vous le répète, ce change-

gement de personnage ne me plaît pas. Il me répugne de venir jouer sur la terre des *rôles* successifs.

— *Des rôles* ; c'est en effet la comparaison que j'ai employée et peut-être ai-je eu tort de me servir de ce mot qui vous choque et vous répugne.

En fait, nous ne *jouons* pas de rôles; et quand je dis que nous changeons de personnages, examinons ensemble, si vous le voulez bien, ce que cela signifie.

Trois faits principaux caractérisent ce changement : Nous changeons de nom, de position sociale et de corps physique.

Changer de nom ? Mais cela nous arrive même dans notre courte vie. Enfants, nous répondons aux noms de *Lolo* ou de *Tata*. Bientôt après, avec les pantalons et les jupes longues, on daigne nous octroyer des prénoms moins enfantins. Puis, le mariage enlève à la jeune femme son nom de famille pour lui en donner un autre qu'elle ignorait quelques jours auparavant ; et lorsqu'enfin l'âge nous a en quelque sorte retirés du monde et que nous n'existons plus que pour nos petits-enfants, nos anciens noms tombent presque dans l'oubli, remplacés par ces tendres appellations : *bon-papa*, *bonne-maman*.

Vous voyez bien que notre nom ce n'est pas nous. C'était aussi l'avis de Juliette, lorsqu'elle disait :

> Mais au fait, ce que j'aime, est-ce un Montaigu ? Non.
> Montaigu, qu'est cela ? Ce n'est rien : C'est un nom.
> Roses, votre parfum demeurerait le même
> Si vous changiez de nom ; ainsi celui que j'aime,
> S'il ne s'appelait plus Roméo, garderait,
> Pour mes yeux et mon cœur, son ineffable attrait,
> Oh ! renonce à ton nom, ami, quoi qu'il t'en coûte,
> Et pour prix de ce nom, qui n'est rien, prends-moi toute.

Quant à notre position sociale, est-il rien de moins stable dans les existences humaines, depuis le tanneur qui devient président de république, jusqu'au grand viveur qui finit sous la houppelande d'un cocher de fiacre ?

Changer de corps enfin, d'apparence extérieure ?

Eh ! que de fois n'en changeons-nous pas depuis notre laiteuse enfance jusqu'à notre vieillesse chenue ! Non seulement, en de courtes périodes, notre corps se renouvelle entièrement, mais incessamment son aspect se transforme au point de devenir méconnaissable. Vos traits sont-ils les mêmes qu'il y a dix ans ? Dans vingt, trente, quarante ans, votre miroir vous reconnaîtra-t-il ?

— Soit, me direz-vous, mais à travers ces changements quelque chose persiste; à travers ces multiples aspects quelque chose transparaît, un je ne sais quoi grâce auquel mes amis me reconnaîtront encore.

— Oh! comme vous dites vrai! Mais savez-vous comment s'appelle ce qui persiste et transparaît ainsi ? C'est votre être réel. C'est à cela que vous reconnaissent ceux qui vous ont aimée. Ce qu'ils reconnaissent ce ne sont plus vos traits, c'est vous-même; car c'est là une loi merveilleuse qui à mesure que dépérit la forme corporelle, l'âme rayonne davantage et devient presque visible à travers les murs croulants du cachot qu'elle va quitter.

Car, si le corps décroît en penchant vers la tombe,
L'âme grandit sans fin, ne devant point périr,
Et, de cet *au-delà* qui bientôt va s'ouvrir,
Il semble que sur elle une lumière tombe.

Et ce n'est pas seulement pendant les brèves années d'une vie terrestre que subsistera cette chose indéfinissable qui constitue votre être réel. A travers la série de vos existences sans nombre, *cela* transparaîtra toujours, et toujours ceux qui vous aiment la reconnaîtront.

Alors, qu'importent le nom et le vêtement, si l'être moral demeure ? Car ce ne sont pas, comme vous semblez le croire, des éléments moraux *épars* qui se réunissent pour former des individualités successives; ce sont des individualités morales, nues et bien distinctes qui vont cheminant ainsi de vies en vies.

Avec tout leur bagage de connaissances acquises, de goûts, de tendances, d'affections, de haines, d'appétits charnels ou de rêves d'idéal, avec tout cet ensemble qui constitue ce que la philosophie orientale appelle leur *Karma* et le positivisme occidental leurs *innéités*, elles passent d'une enveloppe corporelle dans une autre enveloppe corporelle, d'un milieu social dans un autre milieu social. La maison change ; l'hôte est le même.

Mais vous vous récriez : — La maison est défectueuse, lézardée, inhabitable ! la contrée est malsaine, pleine de fondrières et d'ennemis! les éléments se déchaînent contre vous ! les fauves vous attaquent ! les fièvres vous consument ! Lorsque votre maison s'est effondrée, pourquoi en essayer une autre aussi branlante ? Lorsque vous avez fui ces régions pestilentielles, pourquoi revenir en affronter encore les dangers et les miasmes ?

— Pourquoi ? Parce qu'étant donné notre degré présent de matérialité, c'est ici la seule terre et ce sont les seuls domiciles auxquels nous soyons adaptés et que nous puissions habiter. Comme le poisson ne peut vivre dans l'air, de même nous ne pouvons vivre encore dans l'atmosphère des spiritualités pures. Il nous faut préalablement subir une lente et laborieuse acclimatation. Chaque vie, par ses douleurs mêmes, ajoute à nos expérien-

ces passées des expériences nouvelles, et c'est ainsi à l'école des faits que se poursuit notre développement moral.

Vous vous appelez aujourd'hui Mathilde; demain vous vous appellerez Louis ou Frédérick ; que vous importe ? Après avoir fait l'apprentissage des vertus féminines, vous ferez celui des vertus viriles; après avoir subi les rudes épreuves de la misère et de la souffrance, vous subirez celles, plus difficiles et dangereuses de l'opulence et du bonheur. Car c'est par un long pèlerinage à travers les terres du ciel que l'être moral que nous sommes va se spiritualisant pour devenir apte à des vies plus hautes.

Mais, à mesure qu'il se spiritualise lui-même, il affine aussi progressivement sa demeure corporelle, la pétrissant chaque jour d'un doigt plus délicat dans une argile moins dense et toujours plus éthérée. Ne sentez-vous pas toute la différence de matérialité qui existe entre le corps d'un intellectuel et celui d'un Papous, ou même de certaines natures bestiales que nous rencontrons sur notre route ?

Et pourtant eux aussi, ces êtres qui touchent encore à l'animalité, eux aussi deviendront un jour des affinés et des intellectuels ; si bien que sonnera une heure où, sinon l'humanité terrestre tout entière, du moins la plus grande partie de cette humanité aura atteint un degré de développement tel que la planète qu'elle habite ne sera plus en corrélation physique avec elle. Alors le lien se rompra de lui-même et les êtres qui composaient cette humanité émigreront sur une planète nouvelle adaptée à leurs besoins nouveaux, pour y poursuivre en des corps plus fluidiques le cours de leurs incarnations et de leurs expériences. Et là encore ceux qui se sont aimés sur notre terre se retrouveront, et, les doubles parois de leurs prisons devenant de vie en vie plus pénétrables aux regards, ils se connaîtront et s'aimeront mieux de vie en vie.

Mais, tant que le prisonnier n'aura pas éprouvé un ardent désir de délivrance, tant qu'il n'aura pas senti qu'il étouffe sous l'intolérable étreinte de sa gangue de matière, il n'est pas mûr pour la terre future ; il ne pourrait y vivre.

Enfin après d'innombrables existences sur des mondes de plus en plus éthérés, après que ses enveloppes charnelles seront devenues aussi fines et transparentes que ces minces ampoules de cristal qui protègent le rayonnement de nos lampes mais n'en ternissent point l'éclat, quand l'âme enfin saura réellement voir l'âme, alors toutes les vaines et plus ou moins grossières formes matérielles n'auront plus ni sens ni réalité à nos yeux. Elles disparaîtront comme fait un pilote quand le navire qu'il conduisait a gagné la haute mer, et nous entrerons à pleines voiles dans les régions sereines de l'esprit pur.

Chacune de nos existences est donc un des degrés de l'échelle de Jacob

qui monte de la nuit dense de la matière vers l'éblouissement de la spiritualité.

Ah ! cette ascension pénible d'échelon en échelon vous choque et vous répugne ; mais songez donc que ce long apprentissage que vous faites c'est celui de votre divinité future. Si vous regardez à ce point de vue vos douleurs, vos déceptions, vos souffrances, tout cela vous sera sujet de joie comme autant de pas en avant vers le but.

Lorsque nous gravissons une haute montagne, nous rencontrons des roches abruptes qui nous meurtrissent, des ronces qui nous déchirent, des gouffres qui nous effrayent ! mais c'est en surmontant ces obstacles et ces dangers que nous atteignons les sommets de lumière. Et si parfois, de loin en loin, nous trouvons sur notre route un coin d'ombre douce où nous nous asseyons un instant, une cabane de bergers accueillante avec son feu clair et sa tasse de lait tiède, ce sont là des haltes qui nous font oublier nos fatigues passées mais ne nous font pas avancer dans notre montée glorieuse.

Ainsi en est-il de nos heures de joie et de nos existences heureuses. Ce sont des haltes dont nous avons besoin pour réparer nos forces et reprendre courage, mais c'est par les souffrances seules que nous avançons sur la route du ciel.

S. HENRIQUET.

L'Expérience personnelle de Madame D'Espérance

Communications spirites utiles.

Suite et fin (1).

Quand je réfléchis à la meilleure réponse à donner à ceux qui demandent: « A quoi servent les communications spirites ? » j'ai souvent raconté une expérience à laquelle j'ai pris part il y a quelques années et qui, tout en n'ayant pas, sous certains rapports, le caractère élevé et idéal qui est le but de nos études, était pourtant de nature essentiellement pratique et aurait sans doute attiré particulièrement l'attention de certains investigateurs, surtout ceux qui font plus de cas de l'utilité du spiritualisme. Dans tous les cas son but pratique ne pouvait être mis en doute. L'expérience eut lieu en Suède. Un Anglais y était propriétaire depuis plusieurs années d'un certain nombre de grandes fermes et d'autres immeubles.

(1) Voir la *Revue* d'avril et de mai.

Leur acquisition lui avait coûté des sommes considérables et comme les frais annuels d'entretien dépassaient de beaucoup le revenu, il désirait les vendre ; mais personne ne se souciait de risquer des fonds dans une affaire qui ne rapportait rien. Par conséquent, M. Fidler de qui j'ai déjà parlé antérieurement fut envoyé pour essayer de tirer le meilleur parti possible de ces propriétés. Ce n'était pas chose facile, surtout que ses prédécesseurs avaient laissé dépérir la terre et qu'ils avaient réduit à tort les gages des ouvriers, de sorte que les vieux cultivateurs, devenus pour ainsi dire incapables, étaient seuls restés sur la ferme.

M. Fidler était un travailleur, énergique et persévérant, fils lui-même d'un fermier et agriculteur anglais; il prit le travail à cœur et appliqua à la terre suédoise les méthodes en usage en Angleterre. — Mais il rencontra — comme il en arrive je présume de même à la plupart des Anglais en pays étranger — de l'opposition de la part des indigènes qui n'aimaient ni les innovations ni les méthodes étrangères. — Étant Anglais, M. Fidler s'était dit qu'il ne se laisserait pas battre, sans quoi il eût volontiers renoncé à la tâche qui lui présentait tant de revers.

Outre les fermes, un grand nombre d'autres branches d'industrie avaient été fondées dans l'endroit ; — quatre moulins à farine, des scieries, des briqueteries, etc.... Une chute d'eau à quelque deux milles en haut de la rivière dans laquelle se jetait l'eau d'un lac, fournissait la force motrice. — Bien que M. Fidler y eût fait faire plusieurs améliorations, les manufactures n'allaient pas selon son gré... Les améliorations coûtent cher et il fallait éviter les dépenses.

Malgré tous ces revers, nous nous attachâmes au pays, à l'endroit et aux gens : J'étais un membre de la famille. L'endroit était renommé pour la beauté de son site et passait pour l'un des plus beaux de la province de Wermland, le climat était tout ce qu'on pouvait désirer de mieux, les gens étaient aimables et hospitaliers. En un mot, nous aimions beaucoup la vie libre et sans entraves qu'on y menait. Naturellement, comme la plupart des autres lieux, on disait qu'il était hanté et l'on citait bon nombre d'histoires de revenants. Il y avait surtout un esprit qu'on disait être malveillant. Nous fîmes sa connaissance de la manière suivante :

Ian Froding.

C'était ma première visite en Suède et j'étais l'hôte de M. et de Mme Fidler. J'avais l'intention de rester deux mois chez eux, mais je tombai malade de fièvres intermittentes qui étaient très tenaces et m'affaiblirent beaucoup ; je fus donc forcée d'y prolonger mon séjour. Dès que je fus assez bien, mes amis avaient l'habitude de me transporter, pendant la journée, dans une chambre voisine où quelqu'un de la famille pouvait me tenir compagnie.

Certain jour, j'étais seule à l'heure où l'on dînait dans la chambre en dessous de la mienne. J'étais couchée et je lisais, quand soudain la porte s'ouvrit et un paysan à l'air brutal entra.

J'avais entendu parler de personnes de cette classe qui s'introduisaient dans les maisons, sous prétexte d'avoir à parler à quelqu'un de la famille, pour demander des renseignements.

L'homme me regarda et de mon côté, j'avais les yeux fixés sur lui. Je savais à peine le suédois, mais je tâchai de lui faire comprendre que le maître était en bas. Il ne fit aucune attention à ce que je disais, et il continua à me regarder en face sans dire un mot. Je devins effrayée et lui montrant la porte du doigt, je lui dis : « Va-t'en, va-t'en ». Je savais que cela ressemblait au suédois et il devait comprendre ce que je voulais; mais il ne s'en alla pas; je devins de plus en plus effrayée et lui jetai dans ma terreur un coussin à la tête, pensant lui démontrer que je n'avais besoin de lui à aucun prix. Le coussin ne l'atteignit pas, mais renversa une chaise. Le bruit que fit la chute fit monter quelqu'un pour s'enquérir de ce qui s'était passé; on me trouva toute en larmes, mais l'homme avait disparu. Mes amis voulurent me persuader que j'avais rêvé, car personne n'avait vu entrer l'homme dans la maison, mais ils ne firent que m'exaspérer, car je savais que ce n'était pas un rêve.

Quelques semaines plus tard, quand j'avais repris mes forces et que j'étais rétablie, j'observais de ma fenêtre les préparatifs d'une fête qui devait avoir lieu le lendemain, quand, tout à coup, j'aperçus le même paysan passer au-dessus des plates-bandes que les jardiniers venaient d'arranger. Je le fis remarquer à mes amis, indignée, en leur disant : « Voilà l'homme qui est venu dans ma chambre; il est en train de piétiner les plantes. Vous voyez que je ne dormais pas !

On envoya demander à l'homme ce qu'il faisait là et lui donner l'ordre de s'en aller; mais le domestique revint, en disant qu'il n'avait vu personne.

Alors M. Fidler alla lui-même, et il put se convaincre que non seulement il n'y avait pas d'homme là, mais encore qu'il n'y avait aucunes traces de passage sur les nouvelles plates-bandes.

Tout cela était fort décourageant pour moi, et je n'étais pas encore bien convaincue de l'idée que cette apparition pouvait être celle d'un esprit.

Après des recherches faites ultérieurement, j'acquis la certitude que cette vision était l'esprit d'un ancien propriétaire de l'immeuble, car je n'étais pas la seule clairvoyante qui l'avait vu depuis sa mort, et il y avait en outre deux des plus vieux habitants de la localité qui l'avaient connu de son vivant et affirmèrent au portrait que j'en fis, que ce devait être « Ian Froding ».

Il était né paysan et il était parvenu à force d'économie, de ruse et de spéculations heureuses, à augmenter sa propriété, en ajoutant un acre à un acre, une ferme à une ferme, de telle sorte qu' « Alster », qui était le nom de la place, devint, avec ses annexes, un des plus grands immeubles, sinon le plus grand de la province.

Il paraît que Ian Froding avait été l'ennemi juré de tous les autres propriétaires, surtout des étrangers, car ainsi que le déclaraient de vieux journaux, la prospérité avait fui le pays qui avait été successivement renouvelé. M. Fidler réussit pourtant à gagner sa sympathie et son approbation, et ayant trouvé en moi le moyen d'exprimer par l'écriture directe, ses vues concernant les efforts de M. Fidler, il lui servit par la suite de conseiller, dans la conduite de ses affaires. Ce conseil était très précieux pour M. Fidler qui, malgré ses connaissances, était un étranger dans ce pays et avait tout à apprendre, quoiqu'il fût obligé de se conduire comme s'il avait été chez lui, pour les différentes obligations qui se présentaient à lui.

Dans la suite, chaque fois qu'une difficulté se présentait, on consultait Ian Froding, ce qui semblait faire plaisir au vieillard. Sur son avis, les ouvriers eurent des gages plus élevés et chaque famille reçut une parcelle de terre pour cultiver des pommes de terre et eut la permission de garder une vache. Un jour, il écrivit ce qui suit : « Un homme ne peut pas donner de bon travail, à moins d'être bien nourri. » (Écoutez, écoutez).

Toutes les fermes n'étaient destinées qu'à la production du lait et du beurre. Tout d'abord, Ian Froding n'approuva pas cela; c'était quelque chose de nouveau pour lui, et il ne comprenait pas comment on pouvait vendre autant de produits; mais, plus tard, il s'y intéressa beaucoup, et il fit même la proposition d'adopter la coutume perdue de vue, de garder du fourrage pour les bestiaux, pour la saison d'hiver; ce que fit M. Fidler avec succès. En un mot, tout alla bien, et en peu de temps, on vit s'améliorer l'immeuble. On interdit la vente des liqueurs spiritueuses, les habitants furent plus soigneux dans leur toilette, se portèrent mieux et furent plus contents, et un air de prospérité se répandit partout dans l'endroit qui par la suite, devint une des principales localités de Wermland.

Conseil pratique de Ian Froding.

Puis on eut une saison de sécheresse ou plutôt c'était la continuation d'étés secs.— L'eau vint à manquer dans la rivière qui était devenue guéable. — Le moulin à farine qui était une des principales sources de revenu, ne pouvait faire que la moitié de l'ouvrage, car on avait été obligé de concentrer la force motrice sur une ou deux paires de meules pendant que les autres restaient inactives. — Les scieries étaient arrêtées et d'autres branches d'industrie durent être abandonnées.

M. Fidler ne vit pas de meilleur remède à cet état de choses que d'employer la vapeur comme force motrice et cela nécessitait de considérables dépenses auxquelles le propriétaire anglais n'était pas disposé à consentir. Pourtant, comme on ne pouvait pas y remédier, on dressa les plans et on fit venir des ingénieurs d'Angleterre pour établir le devis. — La somme requise était considérable, et comme c'était le premier chèque délivré pendant son heureuse gestion, M. Fidler en éprouva un grand désappointement.

Toutefois, personne ne pensa à Ian Froding dans cette circonstance critique, sauf que certain jour ce dernier manifesta le désir de parler « au patron », — c'est ainsi qu'il désignait M. Fidler :

« Eh bien, M. Froding », dit M. Fidler, « nous sommes arrivés à une période fâcheuse, et je crains bien que vous ne puissiez nous venir en aide. Il n'y a plus d'eau dans la rivière, les moulins sont près de s'arrêter et il faut que nous adoptions la force de la vapeur, ce qui coûtera plus que je n'ai épargné pendant ces dernières années ; car les changements devront être très étendus. Mais ce qui me contrarie le plus c'est que je devrai congédier tous les ouvriers ; je n'ai rien à leur faire faire en attendant, et il s'écoulera six mois avant que nous soyons prêts à travailler de nouveau. »

« Attendez un instant », répliqua Jan Froding, « faites bien attention à ce que je vais vous dire. »

Prenez Lars Ianson, Gamble Olof, Ians Olson et quelques autres, et allez jusqu'au lac Alstern et examinez avec soin la voie d'écoulement des eaux dans la rivière. Vous trouverez plusieurs rocs qui sont dans le fond et qui étant enlevés abaisseront le niveau de plusieurs pieds. Vous qui êtes intelligent, vous trouverez bien quel est le meilleur moyen de les enlever. Lars Ianson était autrefois un bon sondeur, qu'il voie donc ce qu'il y a de mieux à faire.

Vous aurez à construire dès écluses pour ne pas inonder les champs ; et il serait préférable de faire ce travail avant d'enlever les rocs. Ce ne sera pas très difficile et vous n'aurez pas besoin de vos Anglais, avec leurs machines à vapeur du nouveau système, car il y aura de l'eau et en réserve. »

Inutile de dire que Fidler prit les hommes, qu'il examina l'endroit indiqué par Ian Froding et qu'il vit que c'était comme il l'avait dit. Il se mit aussitôt à l'ouvrage, et, en très peu de temps, les moulins étaient de nouveau en activité. De plus, on agrandit le moulin à farine et on y mit de nouvelles paires de meules, pendant que dans la scierie on construisit des cadres neufs pour les scies et de cette manière, le travail général augmenta. (*Appl.*) Ian Froding pensa que comme tous les changements étaient de son fait, il pouvait s'en attribuer tous les mérites et comme M. Fidler

ne voulut pas le lui contester, les relations entre eux devinrent très amicales.

Comment on se procura un domicile.

Une autre fois, une des maisons faisant partie des fermes prit feu et fut complètement détruite. C'était à l'approche de Noël, et en Suède il est impossible de bâtir pendant l'hiver. Le pauvre fermier se trouvait donc sans abri avec sa famille et le temps était si mauvais, que vous ne pouvez vous en faire une idée ici en Angleterre. M. Fidler était un homme d'esprit et dans ce pays les habitations sont très distantes l'une de l'autre de sorte que la famille du fermier fut obligée de se réfugier dans l'étable.

Ici encore, Ian Froding fut consulté et fit une proposition qui nous parut inacceptable. Non loin de l'embouchure de la rivière on avait érigé une maison en bois d'une bonne dimension et qui servait de magasin. Il y avait un rez-de-chaussée qu'on pouvait diviser en deux ou trois chambres et un grenier qu'on pouvait transformer en plusieurs autres. Ian Froding suggéra de soulever ce bâtiment de terre et de le faire transporter à l'aide de rouleaux et de bœufs jusqu'à l'endroit de la maison incendiée.

La proprosition fut accueillie avec une gaieté folle, mais, après mûre réflexion, M. Fidler conclut qu'après tout cela n'était pas impossible. Il discuta le projet avec les plus intelligents ouvriers, qui acceptèrent d'en faire l'essai ; seulement il se présentait une difficulté, c'est que la maison était du mauvais côté de la rivière qui n'était ni assez large ni assez solide pour oser risquer de passer dessus.

Ian Froding fut de nouveau consulté, et il écrivit : « Il n'y a pas de difficulté, arrêtez l'eau de la rivière pendant un jour ou deux et vous pourrez ensuite faire traverser la maison sur la glace. »

Ainsi dit, ainsi fait. On enleva la maison avec le plus grand soin, beaucoup d'habileté mais non sans peine, à une distance de plusieurs milles (quatre, je crois) et on l'érigea à l'endroit même de l'ancienne ferme ; de sorte qu'avant la Noël, le fermier, avec sa famille, eut de nouveau une maison confortable.

Voilà seulement deux exemples obtenus par des communications spirites, mais on ne pourra guère douter qu'elles ne fussent à la fois pratiques et utiles. (*Applaudissements.*)

La surveillance de Ian Froding.

Le concours de Ian Froding ne fut pas limité à ces seuls cas, car, maintes fois il réveilla M. Fidler au milieu de la nuit en secouant son lit. M. Fidler était un spiritualiste trop sincère et trop expérimenté pour négli-

ger de tels avis, il se leva chaque fois et fit l'inspection des lieux pour s'assurer de ce qui se passait.

Certain jour, il trouva ses ouvriers se battant avec d'autres qui étaient étrangers et qui attendaient auprès du Moulin; ces derniers étaient pris de boisson. Plusieurs d'entre eux avaient reçu des coups de poignard et d'autres encore furent blessés avant que M. Fidler ait eu le temps d'arrêter la querelle. Une autre fois il s'aperçut que des chevaux s'étaient détachés et couraient, en furie, au milieu des autres, puis encore il parvint à conjurer un incendie qui venait de se déclarer, en réveillant les personnes avec une sonnette d'alarme. Jamais il ne fut réveillé sans cause sérieuse. Jamais il n'y eut lieu de négliger les avis de Ian Froding, quoique M. Fidler ne s'accordât pas toujours avec lui. Bien qu'il n'aimât pas les nouvelles méthodes et qu'il fût lent à reconnaître leur supériorité sur les autres, une fois convaincu qu'elles étaient bonnes. Ian Froding était très disposé à les sanctionner et même à les approuver.

M. Fidler était plein de sollicitude pour le bien-être et le progrès du peuple. En hiver, il organisa des classes du soir pour le chant et la musique; il engagea des conférenciers et prit différentes mesures pour l'éducation et l'avancement des ouvriers. Quoiqu'il ne fît pas d'objections, Ian Froding n'exprima jamais de désapprobation non justifiée. Son intérêt semblait se concentrer plutôt sur la prospérité de l'endroit que sur celle du peuple. Et c'était là le seul point sur lequel M. Fidler et lui n'étaient pas d'accord.

Certain jour, je me souviens, que la discussion fut amenée sur le spiritualisme; M. Fidler faisait observer qu'il désirait soumettre le sujet au public en général, mais il trouva ensuite que ce ne serait pas opportun, considérant combien la vie future de ce monde dépendait du prêtre entre les mains duquel était tout pouvoir.

« Ne vous inquiétez pas de cela, » répliqua Ian Froding, « ils ne tarde« ront pas à comprendre que Jack est aussi bon que son maître » et si vous leur ôtez la crainte de l'enfer, vous ne pourrez plus en venir à bout.

« Mais, bien certainement, Monsieur Froding, vous ne croyez plus maintenant dans l'enfer? »

« Non, en vérité ; mais avec certaines personnes il est bon d'avoir l'avantage sur eux, et cela ne leur fait aucun mal d'avoir une peur salutaire des conséquences du mal. »

Malgré l'avis de Ian Froding, M. Fidler fit de son mieux pour enseigner quelques vérités du spiritualisme à ses ouvriers, et essaya de démontrer, par sa propre conduite, qu'un homme ne pouvait, en y croyant, que devenir meilleur. Il avait coutume de s'intituler le gérant de M. Froding, mais, pour ceux qui ne savaient rien de la part que prenait Ian Froding dans l'œuvre

accomplie, le nom de Matthieu Fidler, le spiritualiste sera longtemps honoré dans cette partie du pays pour les services qu'il a rendus et servira d'exemple à ceux qui viendront après lui. (*Applaudissements*).

Plusieurs fois, quand j'ai raconté ces choses et les circonstances, dans lesquelles Ian Froding est venu à notre aide « en qualité de directeur », on a fait les objections suivantes :

« Oui, naturellement, les conseils étaient bons et ont prouvé qu'ils étaient utiles. Cependant, tout le monde aurait pu faire de même. Ils n'étaient pas si extraordinaires. Pourquoi aurait-on besoin d'un esprit pour suggérer des moyens que quiconque aurait pu donner ? »

Mais le fait que ces idées ne vinrent à l'esprit de personne était probablement la raison pour laquelle Ian Froding vint les donner, et leur plus grand mérite était précisément leur grande simplicité, car, s'ils avaient été extraordinaires, il est probable qu'on n'aurait pas pu les mettre à exécution. (*Applaudissements*).

— Un autre avis d'un ordre extrêmement pratique fut donné par la même source. Il produisit grand plaisir aux membres les plus vieux de la famille et fâcha certains d'entre eux que la chose concernait.

M. Fidler était occupé à s'entretenir avec Ian Froding, d'affaires concernant la propriété, quand Ian Froding demanda tout à coup. « Que ferez-vous de vos garçons ? »

« Je n'en sais rien », répondit M. Fidler, « ils sont encore tous jeunes et j'ai encore le temps d'y penser. Dites-moi, Monsieur Froding, que me conseillerez-vous ? »

« Faites un maréchal-ferrant de l'un d'eux ou de tous, même. »

Mais cette proposition fut accueillie avec indignation par les garçons. « Quoi ! maréchal-ferrant ! »

« Pourquoi maréchal-ferrant ? » demanda M. Fidler qui riait du dégoût qu'inspirait cette idée à ses enfants. « Parce qu'un homme qui sait faire des clous et ferrer un cheval peut gagner son pain dans le monde entier », fut la réponse de Ian Froding.

Je crois que M. Fidler insista pour que ses fils apprissent à faire des clous, mais j'ignore s'ils ont jamais mis en pratique leurs connaissances plus tard.

Nous fîmes connaissance de quelques-uns des parents de Ian Froding, et nous sûmes par eux que dans toutes ses idées, ses opinions et ses intérêts, il ne différait en rien de Ian Froding qui avait travaillé et lutté comme un esclave pour faire accroître son bien durant sa vie ; ce qui prouvait (dans ce cas, du moins) que la nature humaine n'a guère changé après la mort. (Écoutez ! écoutez !)

Pour autant que nous pouvons en juger, ses relations avec son gérant

eurent une noble et salutaire influence sur lui, ce qui est généralement le contraire de ce qui est admis. Il cessa à la fin de s'opposer aux efforts que fit M. Fidler pour améliorer l'état mental et moral des ouvriers et des paysans, et un jour, il dit à M. Fidler, en réponse à des arguments présentés par celui-ci en leur faveur, avec regret :

« Je n'ai jamais pensé à ces choses avant et ne les ai jamais vues dans le « même jour que vous. Il est vrai, comme vous le dites, l'argent et les riches- « ses ne sont pas tout. Ils ne m'ont pas rendu heureux et je ne pensais pas « que c'était de mon devoir de rendre les autres heureux. Rien de ce que j'ai « laissé après moi ne semble prospérer. Peut-être que si j'avais eu le même « mobile que vous, c'eût été différent. Qui sait ? Comme vous dites, c'était « peut-être une erreur; car je vois que vous êtes plus heureux que je ne l'ai « jamais été. » (*Applaudissements.*)

Professeur C. MOUTONNIER.
Traduit du London « Light ».

Nice le 1er mai 1905.

LE CHAMP DU REPOS

La vie se continue au Champ du repos, dans ces cimetières où il nous semble que la Mort, l'insensible mort a couché pour toujours nos parents, nos amis, dans de froids sépulcres.

Oui, la vie se continue là, sous ces froides pierres où nos larmes, nos regrets, nos *ex-voto* sont incapables de faire revivre ces corps inanimés !..

Que sont-ils, en effet, ces corps ?..

Un fragment de matière qui, tout à l'heure, va s'émietter, se confondre, disparaître dans les éléments cosmiques ! Pourquoi alors prier, me direz-vous, pourquoi implorer nos aimés, leur demander un ressouvenir, pourquoi ?...

Même à des matérialistes je répondrai : Parce que vous sentez que sous la froide pierre, qui recouvre ces corps, se trouve l'Esprit, l'âme de ceux que vous pleurez, *laquelle*, que vous le vouliez ou non, vous sollicite dans ce champ du repos, vous demande des prières, votre assistance si précieuse (pour ceux du moins qui se sont désincarnés consciemment). Ils souffrent, ces Esprits, que vous ne les compreniez pas, que vous ne les entendiez pas, car pour eux ils vous *parlent* de leurs lèvres, ils vous *touchent* de leurs mains, ils vous *voient* de leurs yeux non encore éteints....

L'Esprit qui plane, dans le Champ du repos, au-dessus de son corps en

décomposition, et qui n'a pas étudié le psychisme, ne comprend pas son état nouveau et il souffre.

D'abord il veut fuir ce corps, qu'il sent avoir été l'auteur de ses maux, mais il ne le peut pas: un lien fluidique et semi-matériel l'y retient.

Que fera-t-il donc pour se soustraire à cette tyrannie du cadavre?

Il cherchera à imprimer une forte secousse à son Être fluidique qui détendra ce lien et lui permettra de se détacher relativement de la matière. Il quittera alors rapidement ce Champ du repos et, conduit par sa pensée, se rendra à la demeure de ceux qu'il a laissés sur terre et qui le pleurent peut-être en cet instant.

Si à ce moment le parent incarné du défunt est pénétrable au fluide, s'il sent la nouvelle ambiance qui l'enveloppe comme un courant électrique s'imprégnant en lui, s'il est suffisamment évolué, il comprendra que son bien aimé mort est là, à côté de lui, plus vivant que jamais, le suppliant de lui expliquer son nouvel état. Heureuse alors l'âme incarnée qui est éclairée sur ce que lui demande son parent ou son ami car elle pourra lui dire...

« Tu es mort à la vie matérielle, abandonne, si tu le peux, ton corps qui « est dans la terre et viens auprès de nous jusqu'au jour où de bons « Esprits, répondant à nos appels, viendront t'en délivrer pour te conduire « dans ces vastes préaux où tous les nouveaux désincarnés vont s'instruire « à l'École des Esprits de lumière en attendant que leurs nouveaux organes « fluidiques se développent et se forment. »

Les Esprits, qui ont étudié sur terre la vie de l'au-delà, peuvent entendre ce langage et sont dès lors sauvés. S'ils sont fidèles à exécuter tout ce que la raison prescrit ils ne sont plus exposés à la mauvaise influence des Esprits traînards qui, ne croyant point en leur immortalité, tâchent d'enrôler dans leur armée ceux qui n'ont pas encore quitté leur Corps. Ils errent, à cet effet, dans les cimetières pour cueillir de nouvelles âmes ou plutôt pour faire de nouvelles victimes.

Je vous dis cela, mes amis, pour que vous compreniez la nécessité de vous occuper de vos morts, surtout vous tous qui êtes spirites et qui pouvez mieux que personne, les exciter au repentir et leur faire comprendre le besoin de s'adresser, vu leur ignorance posthume, aux Bons Esprits qui sont tout prêts et tout disposés à les aider à se reconnaître.

Mais comment les prédisposer, me direz-vous, à cette reconnaissance?...

En priant pour eux aussitôt après leur mort, de la sorte que les Bons Esprits viennent les chercher avant qu'ils aient eu le temps de céder au courant inférieur qui les sollicite toujours au-delà de la tombe quand ils n'ont pas une foi suffisamment assise.

Il ne faut pas que vous croyiez nécessaire de les garder auprès de vous, ce

que vous faites, sans vous en douter, lorsqu'ils vous entendent gémir et pleurer sur leurs tombes.

Allez sur leurs tombes non point tant pour leur porter des fleurs que pour leur parler et leur dire qu'ils ne sont pas morts, qu'ils en peuvent juger eux-mêmes par la vitalité de leur *Périsprit*, et qu'alors, s'ils ne sont pas trop solidement attachés à leur cadavre, ils cherchent à s'élever au-dessus de lui en priant Dieu et les Bons Esprits de les y aider. Une courte oraison, que vous faites avec eux, suffit souvent pour les débarrasser de la matière gênante qui les retient au sol, dans ce Champ du repos où votre présence les attire quand vous êtes près de leur sépulture.

Quant aux Esprits qui ne veulent pas ou ne peuvent pas se reconnaître à cause de leur matérialité trop compacte qui les noue à leur corps, priez pour eux afin qu'ils puissent détendre le câble fluidique qui les empêche d'aller chercher des lumières auprès de leurs frères spirites.

Ceux-là sont, en effet, bien malheureux, car ils sont dans cette sorte de semi-catalepsie qui les prive de travailler à leur libération. Ils vivent avec leur corps et ont la sensation qu'ils promènent péniblement leur cadavre.

Vous voyez, mes amis, combien il est d'utile d'expliquer aux morts leur état, dans le champ de leur sépulture, en allant même au devant de leurs sollicitations car certains, se croyant encore vivants, malgré la vue de leur cadavre, ne comprennent pas cette dualité. Il leur semble qu'ils se voient comme dans une de ces glaces excentriques qui déforment leur corps fluidique. De là leur étonnement de ne pouvoir communiquer avec leurs semblables, les incarnés.

Lorsqu'on aura fondé des Écoles spirites où les jeunes enfants auront appris ce qui constitue leur dualité, — ce qu'est le corps physique et le Corps périsprital — ils grandiront, grâce à ces principes fondamentaux sur l'Immortalité de notre Etre, en s'imprégnant de ces théories si logiques, si rationnelles qui, lorsqu'ils seront des hommes, ne leur paraîtront pas, comme aujourd'hui, extraordinaires.

C'est, en effet, à la routine, à l'habitude que nous devons la perpétuation des erreurs. Il ne nous semble pas que nous devions, de notre chef, varier dans nos opinions.

Toutes les fois qu'un progrès s'est accompli dans l'humanité, soit dans l'ordre moral, soit dans l'ordre intellectuel ou même matériel, le rénovateur ou l'inventeur a toujours payé cher, quelquefois même de sa vie, son audace. Et cependant la chose, la découverte rénovatrice ou productrice a été adoptée plus tard.

C'est ainsi que l'instruction spirite, la connaissance des choses de l'au-delà ne saurait rester en arrière, avec tous les témoignages des savants de

bonne foi, sur l'existence aujourd'hui prouvée du Corps Astral photographié en tous pays.

Comment d'ailleurs la science pourra-t-elle rester en arrière sur le champ même du travail effectué de la preuve, prise sur le vif, c'est-à-dire sur les plaques photographiques.

Elle ne dira pas, je suppose, que l'image reproduite est le fruit de la pensée de l'évocateur, quand il sera constaté, prouvé que l'Esprit photographié était inconnu du *médium* et de l'*évocateur*.

Or, ces faits ne seront pas rares alors ; on pourra facilement voir photographiés, sur une plaque préparée à recevoir les silhouettes du monde astral, des Esprits que nous reconnaîtrons avoir appartenu au monde terrien et qui auront été au devant de nos désirs en venant se placer devant un objectif quelconque, mais disposé cependant de façon à pouvoir prendre l'empreinte de leur Corps astral.

Ce sera la plus éloquente justification de nos théories spirites que le fait irrécusable de l'existence d'une *individualité* de l'au-delà prouvée par vos clichés terriens.

Maintenant reprenons notre marche au Champ du repos. Voyons un peu pourquoi certains morts ou désincarnés ne se dessinent point au-dessus de leur sépulture tandis que, comme nous venons de le dire et de le faire comprendre, certains se reconnaissent plus ou moins et sont aussi plus ou moins douloureusement impressionnés.

Ceux-là, qui n'ont point dominé leur corps matériel, auquel ils sont encore attachés, ne sont pas plus viciés que leurs frères libres. *Non.* Ils ont été brusquement saisis par la mort. Ils sont cataleptisés pour un temps dont la durée est relative et plus ou moins appréciable.

Ceux qui ont confiance en leur immortalité, se réveilleront de leur état cataleptique en reconnaissant les amis qui attendent leur réveil. Ce sont de bons Esprits, ces amis, qui enveloppent leur sépulcre d'une atmosphère rayonnante et limpide, afin qu'en ouvrant les yeux, ces morts se retrouvent et se reconnaissent au sein de leur famille spirituelle, dans leur pays natal. On pourrait encore comparer le sommeil de ces natures neuves à celui de l'enfant que sa mère a bercé sur son sein pour l'endormir et qui se réveille au souffle de cette bonne Mère-Nature.

Il est bien consolant de penser tout cela, vous tous qui m'entendez !...

Pourquoi donc craindre la mort qui est, pour les bonnes âmes, non seulement la cessation des maux terrestres, mais encore le complet abandon de son Être entre les mains de ceux que l'on aime qui n'ont fait, en dehors de vous, que vous préparer les voies auprès d'eux dans l'au-delà.

D'autres Esprits sont cataleptisés, dans le Champ du repos, simplement parce qu'ils n'étaient pas assez mûrs pour comprendre la vérité et que la

lumière des hauts foyers les eût aveuglés, s'ils n'avaient eu le temps de s'y préparer par ce repos heureux et salutaire d'une catalepsie temporaire, prévue par la Sagesse Éternelle.

Ceux-ci vous diraient, s'ils pouvaient répondre à votre appel, qu'ils sont bien, qu'ils dorment du repos des justes et que leur sommeil leur est nécessaire. Ils ne se croient pas morts où ils sont dans un état semi-conscient ; il leur semble que la lumière secrète du Soleil les réchauffe.

En effet cette lumière leur prépare les nouveaux sens fluidiques qu'ils doivent revêtir au sortir du Champ du repos.

Enfin il y a encore, dans le Champ du repos, d'autres Esprits cataleptisés. Ce sont ceux des athées, des renégats, des sectaires, des faux doctrinaires. Ceux-là, la mort les a plongés dans une sorte de néantisme temporaire, assez long cependant pour qu'ils ne sentent pas trop tôt les émanations souterraines qui les enveloppent. Cette catalepsie ne sera pas éternelle. Elle aura la durée que mettraient à fondre les matériaux qui recouvrent le concept de ces athées ou de ces démoralisateurs.

Voilà, je crois, mes amis, tous les ordres d'Esprits qui habitent le Champ du repos (vos cimetières que vous visitez sans vous douter de la douleur qui règne en ces lieux solitaires à cause de l'inertie apparente de ses habitants).

Oui, tous ceux qui sont là, soudés à leur corps, sont des Êtres qui ne connaissent aucun des bienfaits du *Spiritisme* et qu'il faudrait instruire aussi bien que les adeptes incarnés que vous recueillez dans vos groupes.

Mais, direz-vous, les Esprits pourraient faire ce travail qui est plutôt de leur ressort que de celui des Incarnés ?

C'est une erreur !...

Un homme qui vient de se *désincarner* est plutôt un homme-Esprit qu'un Esprit-homme. Il vit encore sous le joug de son corps qui le commande, l'intuitionne et l'oblige, en quelque sorte, d'avoir recours aux hommes plutôt qu'aux Esprits qu'il ne voit pas du reste tant qu'il vit errant dans le *Champ du repos*, si ce n'est certains Esprits qui ne lui semblent pas être des Esprits, tellement ils sont lourds et identiques à leur propre individualité.

C'est pourquoi il est nécessaire, je vous le répète, que les incarnés s'occupent de leurs morts en priant pour eux et en leur parlant sur leur sépulture.

Si chacun pouvait ou savait développer la médiumnité qui est en germe dans son périsprit ou dans sa mentalité correspondante, il n'aurait pas besoin de son voisin pour évoquer les morts. Il pourrait lui-même faire son évocation, aidé de son guide spirituel ou de son ange gardien.

Alors combien les nouveaux désincarnés seraient heureux de faire entendre leurs voix, au delà de la tombe, de continuer de vivre avec ceux qu'ils

ont aimés sur la terre et qui les instruiraient — s'ils sont ignorants — sur leur nouvel état !.. En ce cas tant de pauvres *désincarnés* ne seraient pas trompés par les Esprits traînards qui, au lieu de travailler en faveur de la Vérité, mettent dans l'erreur ceux que nous avons aimés sur la Terre et qui nous abandonnent forcément, quand ils sont enrôlés dans les légions inférieures malfaisantes dont je vous ai déjà parlé.

Songeons à tout cela ; c'est important et utile pour le salut de tous. Il n'est plus temps d'agir, quand nous sommes arrivés dans l'au-delà, surtout si nous subissons l'influence des Esprits Inférieurs qui ne veulent pas laisser triompher la Vérité *coûte que coûte* et qui s'ingénient au Mal pour obéir à leurs Maîtres. Oh ! combien nous devons travailler ici bas pour briser les obstacles qu'*ils* nous dressent là-haut et qui sont de terribles guet-apens où notre patience, notre vertu doivent sombrer si nous n'apportons pas avec nous une forte provision de bonnes œuvres plus encore que de bonnes résolutions.

UN GUIDE

Fait Historique

DOUBLE MATÉRIALISATION

La reine Ulrica de Suède, sur son lit de mort exprima, à plusieurs reprises, son grand regret de ne pas avoir auprès d'elle sa dame de compagnie favorite, la comtesse de Steenbock, qu'elle affectionnait beaucoup, qui lui était très attachée et de laquelle, pendant quinze ans, elle ne s'était jamais séparée. Mais, par une singulière coïncidence, pendant la longue maladie de la reine, la comtesse de Steenbock était elle-même gravement malade à Stockholm ; et les médecins, après de longues et fréquentes consultations, déclarèrent son état désespéré. La reine Ulrica rendit son âme à Dieu et son corps fut exposé dans une chapelle ardente brillamment illuminée. Un détachement de la garde royale et de nombreux chambellans de la cour veillaient près du corps. Dans l'après-midi la porte extérieure de l'antichambre s'ouvrit et la comtesse de Steenbock, habillée en noir, entra avec tous les signes d'un profond chagrin ; la garde présenta les armes et le commandant avec deux chambellans de la cour l'escorta dans la chambre mortuaire. Ensuite tout le monde se retira pour ne pas troubler la comtesse dans la manifestation de sa douleur. Après une heure à peu près, comme la comtesse tardait à sortir, les chambellans et les officiers supérieurs craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque chose, ouvrirent la porte de la chapelle, mais reculèrent avec toutes les marques de la plus extraordinaire consternation. Ils rentrèrent immédiatement après avec les autres officiers

présents, suivis des soldats, et ils purent voir tous, la reine dressée dans son cercueil et tenant la comtesse tendrement embrassée. L'apparition alors sembla s'effacer et se transforma en un épais brouillard. Lorsque celui-ci se dissipa, le corps de la reine occupait la même position dans le cercueil, sur le lit d'apparat, qu'avant l'arrivée de la comtesse de Steenbock. On fit de minutieuses recherches dans le château, mais on ne trouva nulle part la comtesse. Un courrier fut envoyé à Stockholm avec un compte rendu de cet événement extraordinaire, et là on apprit que la comtesse de Steenbock n'avait pas quitté Stockholm et qu'elle y était morte au moment précis où on l'avait vue dans les bras de la reine décédée. Un procès-verbal extraordinaire de ce fait étrange, signé par les chambellans, les officiers supérieurs et de hauts fonctionnaires d'État, fut aussitôt dressé par ordre du roi et le document est conservé dans les archives du royaume.

Ce fait, quoique très extraordinaire, n'étonnera pas les spirites. Nous nous trouvons ici en présence du corps astral matérialisé de la comtesse de Steenbock, que sa grande affection porta à venir voir la reine décédée. Le corps qui s'est dressé dans le cercueil de la reine Ulrica, ne pouvait être que le corps périsprital, ou astral de la reine, momentanément matérialisé et qui, du reste, n'avait sans doute pas encore entièrement abandonné le corps matériel voué à la décomposition.

JOSEPH DE KRONHELM

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME [1]

PAR A. MARION, *Président de la Cour d'Appel d'Alger.*
(ŒUVRE POSTHUME) (*suite.*)

M. Favre d'Olivet, dans son remarquable ouvrage intitulé : *Les vers dorés de Pythagore expliqués*, fait suivre cette citation de quelques réflexions très judicieuses. « Ainsi, dit-il, Pythagore regardait les passions comme les « instruments dont se sert l'entendement pour élever l'édifice intellectuel. « Un homme qui en serait totalement dépourvu, ressemblerait à une masse « inerte et sans mouvement dans la carrière de la vie. Il pourrait, il est « vrai, ne pas se dépraver ; mais aussi il ne jouirait pas de son plus noble « avantage qui est la perfectibilité. La raison est établie dans l'entendement « pour avoir empire sur les passions ; elle doit leur commander en « souveraine maîtresse et les faire tendre vers le but que lui indique la « sagesse... »

Telle est la doctrine de Fourier. « Dieu, dit-il, infiniment bon et puissant, « n'a pu faire le mal. Le mal, dans l'humanité, provient d'un mauvais

(1) Voir les numéros de la *Revue* de janvier, février et mai 1905.

« usage de nos penchants. Ces penchants sont tous bons et utiles, mais il « faut savoir les diriger et surtout organiser des milieux qui s'harmonisent « avec leur développement régulier... »

Il est donc vrai de dire que les passions ou les penchants ont leur raison d'être. C'est l'opinion de Simon Ben-Jokaï. « Si le Seigneur, dit-il à ses « disciples, si le saint, béni soit-il, n'avait pas mis en nous le bon et le « mauvais désir, que l'écriture nous représente sous l'image de la lumière « et des ténèbres, il n'y aurait pour l'homme ni mérite, ni culpabilité. — « Mais pourquoi en est-il ainsi, demandèrent les disciples ? Ne vaudrait-il « pas mieux, quand il n'existerait pour lui ni récompense, ni châtiment, « que l'homme fût incapable de pécher et de faire le mal ? — Non, répli- « qua le maître. Il était juste qu'il fût créé comme il est, et tout ce qu'a « fait le saint, béni soit-il, était nécessaire. » (Frank, *loc. cit.*).

C'est ce qui ne saurait faire l'objet d'un doute pour ceux qui croient à l'existence du libre-arbitre, et qui savent apprécier le motif pour lequel il a été donné à l'homme.

Mais, me demandera-t-on peut-être, est-il bien vrai que l'homme soit réellement libre ? C'est ce que je vais examiner dans le paragraphe suivant.

§ 3e

DU LIBRE-ARBITRE.

Dans l'ouvrage intitulé : *Dieu, l'homme, l'humanité et ses progrès*, on lit ce qui suit :

« Posons d'abord les principes.

« L'infini était complet en lui-même. Par la création, Dieu n'a rien « ajouté à son être. S'il a créé, ce n'est pas pour sa gloire, il « n'avait pas besoin de nous. Son amour a voulu se répandre ; il a voulu « appeler d'autres élus à partager dans des degrés différents, les splendeurs « de l'être, et le bonheur de la vie.

« Dieu voulant produire des intelligences distinctes de lui, a dû les créer « libres, pour qu'elles fussent des personnes, pour qu'elles eussent leur « propre virtualité. La liberté est donc l'attribut essentiel et distinctif de « l'âme. Dieu ne pourrait la lui enlever sans l'anéantir, sans l'absorber « dans son sein... » (Pezzani, *loc. cit.*).

Voilà le principe du libre-arbitre parfaitement établi et justifié. Mais l'homme a-t-il été réellement mis à même d'en faire un entier usage? Pour répondre à cette question, nous n'avons, chacun de nous, qu'à faire un retour sur nous-même. A cette occasion, rappelons-nous les divers actes qui ont marqué notre existence et demandons-nous s'il n'est vrai que dans le choix que nous avons eu à faire, dans les déterminations que nous avons eues à prendre, ce n'est pas nous, nous seul, qui avons décidé, ordonné et exécuté. S'il en est ainsi notre liberté absolue peut-elle être révoquée en doute ?

Non évidemment et pourtant c'est ici qu'une grave difficulté s'élève. Quelques docteurs se sont, en effet, demandé si cette liberté, mise en apparence à notre disposition, était réelle, ou bien, au contraire, si elle ne serait pour ainsi dire que nominale en ce sens que son exercice serait, toujours ou presque toujours, soumis à une influence étrangère et prépondérante.

« Sur cela, dit Bossuet dans son traité spécial sur la matière, il surgit « une seconde question, savoir si nous devons croire, selon la raison natu- « relle, que Dieu ordonne de nos actions, et gouverne notre liberté en la « conduisant certainement aux fins qu'il s'est proposées ; ou s'il faut « penser au contraire, que dès qu'il a fait une créature libre, il la laisse « aller où elle veut, sans prendre autre part en sa conduite que de la récom- « penser si elle fait bien, ou de la punir si elle fait mal... »

Comme on le voit, la question est nettement posée. Voyons comment cet illustre Prélat va la résoudre : « Mais la notion, continue-t-il, que nous « avons de Dieu résiste à ce dernier sentiment. Car nous concevons Dieu « comme un Être qui fait tout, qui prévoit tout, qui pourvoit à tout, qui « gouverne tout, *qui fait ce qu'il veut de ses créatures*, et à qui se doivent « rapporter tous les événements du monde. Que si les créatures libres ne « sont pas comprises dans cet ordre de la Providence divine, on lui ôte la « conduite de ce qu'il y a de plus excellent dans l'Univers, c'est-à-dire, « des créatures intelligentes... Par suite on établit une sorte d'indépen- « dance dans la créature, et on y reconnaît un certain ordre dont Dieu n'est « point la première cause. »

Après s'être élevé contre une pareille idée, et s'être livré à une discussion sur ce point, Bossuet termine le troisième chapitre de son *Traité* de la manière suivante : « Pour maintenant je conclus que deux choses nous sont « évidentes par la seule raison naturelle : L'une, que nous sommes libres, « au sens dont il s'agit entre nous; l'autre, que les actions de notre liberté « sont comprises dans les décrets de la divine Providence et qu'elle a des « moyens certains de les conduire à ses fins ».

Prises dans un sens absolu, ces deux propositions se contredisent évidemment; Bossuet le reconnaît; mais il n'en recommande pas moins, chapitre 4, de les tenir pour « deux vérités indubitables, sans en pouvoir jamais « être détournés *par la peine que nous aurons de les concilier ensemble.* »

Pour justifier cette recommandation, cet auteur en cherche la démonstration dans divers exemples, puis ne se dissimulant pas qu'ils ne sont pas très décisifs, il continue en ces termes :

« Cela montre que nous ne pouvons pas toujours accorder des choses qui « nous sont très claires, avec d'autres qui ne le sont pas moins. Nous ne « devons pas pour cela douter de tout...

« Demeurons donc persuadés et de notre liberté et de la Providence qui « la dirige, sans que rien puisse arracher l'idée très claire que nous avons « de l'une et de l'autre. *Que s'il y a quelque chose en cette matière où nous « soyons obligé de demeurer court*, ne détruisons pas, pour cela, ce que « nous aurons clairement connu; et, sous prétexte que nous ne connaissons

« pas tout, ne croyons pas pour cela que nous ne connaissions rien. Autrement nous serions ingrats envers Celui qui nous éclaire.

« Quand il nous aurait caché le moyen dont il se sert pour conduire notre « liberté, *s'ensuivrait-il qu'on dût pour cela ou nier qu'il la conduise, ou dire « qu'il la détruit en la conduisant?* Ne voit-on pas, au contraire, que la difficulté que nous souffrons, ne venant ni de l'une, ni de l'autre chose, « mais, seulement de ce moyen, nous devons faire arrêter notre doute précisément à l'endroit qui nous est obscur, et non le faire rétrograder jusque « sur les endroits où nous voyons clair?... »

J'arrêterai là mes citations. Au reste, je les crois bien suffisantes, pour faire comprendre l'état de la question et la difficulté qu'elle soulève. Il ne me reste donc plus, sans avoir besoin de recourir de nouveau à l'ouvrage de l'illustre évêque de Meaux, qu'à faire connaître quelle doit être, à mes yeux, du moins, la solution qu'il faut leur donner. C'est ce que je vais essayer, grâce surtout à la doctrine spirite. Elle va, en effet, me permettre de concilier aisément, quelque difficile que cela paraisse, l'exercice plein et entier de notre liberté avec la toute-puissance de Dieu.

En ce qui me concerne, je n'hésite pas, à dire que Dieu nous a accordé une liberté absolue; et il le fallait, soit pour que chaque homme eût le moyen de se faire lui-même sa qualité et son rang; soit, s'il est vrai qu'après notre tâche accomplie, des peines et des récompenses nous attendent, pour que toutes nos actions en bien ou en mal pussent nous être comptées.

Mais il ne faut pas croire pour cela que Dieu se soit complètement désintéressé de nous et nous ait par suite abandonnés à notre sort. Évidemment il n'en est pas ainsi; et cela parce que, quoi qu'il nous eût créés aussi parfaits que possible eu égard à notre nature, il ne pouvait oublier qu'en nous faisant entrer dans la vie mondaine, il nous y laissait exposés aux faiblesses et aux défaillances qui sont inhérentes à l'existence qui nous est réservée.

Il incombait donc à Dieu de veiller sur nous et de venir même à notre aide. Mais, comment? En nous arrêtant dans nos élans? En suspendant ou diminuant l'exercice de notre volonté? Non, certes. Il lui convenait de faire une chose plus rationnelle. Il devait d'abord nous donner le moyen de diriger nous-même la liberté, dont nous devions jouir, et c'est ce qu'il a fait.

« L'homme, dit M. Favre d'Olivet, *loc. cit.*, a reçu pour se conduire dans « la carrière qu'il doit parcourir sur la terre, trois forces appropriées à cha« cune des modifications de son être, et toutes trois, enchaînées à sa « volonté. La première, attachée au corps, est l'instinct; la seconde, dévouée « à l'âme, est la vertu; la troisième, appartenant à l'intelligence, est la « science ou la sagesse... »

L'homme a donc à sa disposition les trois instruments que lui fournissent le corps, l'âme, l'esprit ou l'intelligence. Ce sont là des aides que Dieu lui a donnés; mais qu'on le remarque bien, leur action ne s'exerce sur lui que d'une manière indirecte et lui laisse dès lors la pleine et entière faculté de suivre ou de repousser les conseils intimes qu'il en reçoit. Notre libre-arbitre n'en est donc point affecté.

On peut donc le dire, en règle générale, la main de Dieu se voit, mais ne se sent pas. Mais, me dira-t-on, en est-il ainsi, dans toutes les circonstances de la vie? Ne se présente-t-il pas, au contraire, des cas où son intervention est et doit être plus active?

Dieu est sans cesse le même pour nous. Il n'attend pas que des circonstances particulières et exceptionnelles se manifestent dans le cours de notre existence pour jeter sur nous un regard miséricordieux et compatissant. Toujours désireux de seconder nos efforts dans le bien ou dans le repentir, il agit constamment sur nous par la douce influence de la grâce. Mais, qu'on ne le perde pas de vue, il le fait dans une telle mesure, que notre liberté reste dans toute sa force.

En veut-on une preuve péremptoire et sans réplique? On la trouvera dans les résultats mêmes de cette intervention. N'est-il pas vrai en effet, qu'elle est souvent infructueuse? Or, en serait-il de même si Dieu voulait substituer sa volonté à la nôtre et faire usage de sa toute-puissance? Évidemment non. Quel est, en effet, le mortel qui pourrait lui résister? Mais Dieu ne peut vouloir qu'il en soit ainsi, ce serait aller contre ses propres desseins.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que, quoique réduite à de simples proportions, la question a jusqu'ici, fait un grand pas. Toutefois, je le reconnais, elle n'est pas complètement résolue. Il est, en effet, une objection grave, au moins en apparence, qui est de nature à faire naître des doutes sérieux dans certains esprits. Il faut donc l'examiner avec quelque soin.

(*A suivre*).

LA MORT N'EXISTE PAS

Par Mme Florence Marryat (*Traduit de l'Anglais*).

CHAPITRE VIII

L'HISTOIRE D'ÉMILIE.

Ma sœur Émily était la troisième fille de feu mon père et mon aînée de plusieurs années. C'était une jolie femme, franchement parlant, peut-être la plus belle de la famille, et complètement différente des autres. Elle avait les cheveux et les yeux noirs, le teint pâle, un nez bien dessiné, des mains et des pieds petits et minces. Mais sa beauté comportait quelques imperfections si légères, à vrai dire, que, si les étrangers ne les apercevaient pas, elles étaient bien connues de ses amis intimes. Sa bouche était un peu de travers, une de ses épaules était d'un demi-pouce plus haute que l'autre,

ses doigts n'étaient pas tout à fait droits, de même ses orteils, et ses hanches étaient aussi larges que ses épaules. Elle était adroite, avec un talent changeant et tout rond et d'un caractère très heureux et toujours satisfait.

Elle épousa le Dr Henry Norris de Charmouth en Dorset, et demeura dans cette ville plusieurs années avant sa mort. Elle fut une épouse et une mère excellentes, une bonne amie, et une chrétienne sincère. En vérité, je ne crois pas qu'il y ait eu en ce monde une meilleure femme, plus sérieuse et moins égoïste qu'elle. Mais elle avait des idées arrêtées et en beaucoup de choses elle était fanatique et arriérée, surtout en ce qui touchait le spiritisme auquel elle s'opposa toujours avec véhémence, au point même, de ne pas vouloir qu'on en parlât. Elle le déclarait diabolique, et ne manqua jamais de me blâmer de me livrer à une occupation si mauvaise et si impie. C'est pourquoi je la considérais comme la dernière personne qui fût jamais capable de me procurer l'avantage de communiquer par elle avec ses amis.

Ma sœur Émily mourut le 20 avril 1875. Sa mort fut causée par une subite attaque de pleurésie que rien n'avait fait prévoir. J'étais assise le même jour avec mes enfants pour leur petit déjeuner lorsque je reçus de mon beau-frère, un télégramme me disant: « Émily est très malade, télégraphierai si changement survient » ; et je venais à peine d'envoyer une réponse pour demander si je devais me rendre à Charmouth, enfin si je pouvais être utile, quand un second message arriva : « *Tout est fini : elle est morte paisiblement à deux heures.* »

Ceux qui ont reçu de semblables chocs comprendront ce que je ressentis. Je fus complètement étourdie et, si imprévue avait été la nouvelle que je ne pouvais me résoudre à admettre que ma sœur fût morte aussi loin de nous. Je fis les apprêts nécessaires pour me rendre à ses funérailles, mais pendant tout ce temps, ma tête n'était remplie que de pensées et de conjectures se rattachant à Émily, me demandant comment elle était morte, de quoi elle était morte (car je ne savais encore rien de tout cela) et ce qu'elle avait pensé et dit, surtout ce qu'elle avait bien pu penser et éprouver à ce moment. Je me retirai pour reposer ma cervelle troublée et passai la moitié de la nuit complètement éveillée cherchant à percer l'obscurité et me demandant où ma sœur pouvait être.

C'était bien le cas, ou jamais, pour mes organes cérébraux de me jouer un tour et d'évoquer pour moi la vision de la personne à qui je pensais. Mais je ne vis rien ; pas le plus petit bruit ne troubla le silence ; mes yeux restaient seulement plongés dans l'obscurité. Je fus totalement désappointée, et le matin, je le dis à mes enfants. J'aimais sincèrement ma sœur Émily et j'espérais qu'elle serait venue me dire adieu. La nuit suivante, j'étais épuisée par le besoin de sommeil et l'émotion que j'avais éprouvée ; aussi, quand je me mis au lit, j'avais grande envie de dormir. Il n'y avait

pas longtemps que je reposais quand je fus éveillée, je ne sais comment, et, près de moi se tenait Émily qui me souriait.

A l'époque où je perdis ma petite Florence, Émily n'était pas mariée et elle avait entouré mon pauvre bébé d'un réel et touchant intérêt ; elle l'avait nourri durant son éphémère existence et je crois qu'elle avait sincèrement déploré sa perte, car, bien qu'elle eût eu des enfants par la suite, elle conserva toujours un petit portrait de Florence dans un médaillon suspendu à la chaîne de sa montre.

Quand Émily mourut, j'étais, bien entendu, en communication depuis quelque temps avec mon « enfant esprit » et lorsque ma sœur m'apparut cette nuit-là, Florence était dans ses bras, la tête reposant sur son épaule. Je les reconnus toutes les deux à la fois et la seule chose qui me parut étrange fut que la longue chevelure noire d'Émily était peignée en arrière à la mode chinoise ce qui donnait à son front une hauteur inaccoutumée. Cette circonstance fit une très grande impression sur moi parce que nous avions toutes le front très élevé avec les cheveux dégageant les tempes et que jamais nous ne les portions ainsi que je viens de dire ; sauf cette exception, ma sœur semblait toujours belle et très heureuse et ma fillette s'attachait à elle avec tendresse. Émily ne prononça rien à haute voix, mais elle abaissa ses regards sur Florence et les releva sur moi tandis que ses lèvres simulaient les mots « petit bébé » qui étaient le nom dont elle se servait toujours pour désigner mon « enfant esprit ». Ce matin-là je racontai ce que j'avais vu à ma fille aînée, en ajoutant : « C'est à peine si j'ai reconnu cette chère tante Émily avec ses cheveux retroussés si bizarrement. »

L'apparition eut lieu dans la nuit du mercredi, et le jeudi, jour suivant, je prenais le train pour Charmouth afin d'assister aux funérailles qui avaient été fixées au samedi. Je trouvai là ma sœur Cécile arrivée avant moi. Aussitôt que nous fûmes seules, elle me dit : « Je suis contente que vous « soyez venue aujourd'hui. J'ai besoin de vous pour arranger convenable- « ment cette pauvre Émily dans son cercueil ; les servantes l'ont prise « avant mon arrivée et elle n'est plus reconnaissable, mais je suis trop ner- « veuse pour y toucher. » La nuit était avancée, mais je pris une bougie immédiatement, et accompagnai Cécile à la chambre mortuaire. Notre sœur reposait pâle et calme ayant sur les lèvres un sourire plus marqué que lorsqu'elle m'était apparue et avait toute sa chevelure noire relevée en arrière du front. Les domestiques l'avaient arrangée ainsi pensant que ce serait plus convenable. Il était impossible d'y apporter aucune modification jusqu'au matin. Mais quand notre chère sœur fut portée dans la tombe, ses cheveux encadraient son visage inanimé des boucles ondulées qu'elle portait toujours alors qu'elle les laissait pendre naturellement. Une guirlande de seringat en fleurs entourait sa tête, une croix de violettes reposait sur

sa poitrine et, dans ses mains de cire bien modelées, elle tenait trois grands lis blancs. Je mentionne ceci parce qu'elle est venue me voir depuis avec la reproduction de ces fleurs pour aider à sa reconnaissance. Après la cérémonie, mon beau-frère me donna les détails de sa maladie. Il me dit que dans l'après-midi du lundi quand le mal prit une tournure inquiétante et qu'elle se prit — comme il dit, — à délirer, elle parlait sans cesse à notre père, le Capitaine Marryat, à qui elle avait toujours montré un grand respect et qui, affirmait-elle, était assis à côté de son lit. Sa conversation était parfaitement raisonnable, et décousue seulement lorsqu'elle semblait attendre une réponse à ses propres remarques. Elle lui parlait de Langham et de tout ce qui y était arrivé et, particulièrement, elle lui manifestait sa surprise de ce qu'il portait toute sa barbe, disant : « La barbe pousse donc là-bas, père ? » Je fus très impressionnée de ce récit, car le Dr Norris, ainsi que la plupart des médecins, attribuait entièrement ces circonstances aux divagations d'un cerveau ébranlé. Et cependant mon père (que je n'ai jamais vu depuis sa mort) m'avait été décrit par divers clairvoyants et toujours comme portant sa barbe, chose qu'il ne fit jamais durant sa vie, car c'était la mode alors, pour les officiers de marine, de porter seulement les favoris. Dans tous ses portraits il est représenté rasé de frais, et comme il était bel homme ainsi, on aurait pensé que les clairvoyants (s'ils avaient feint de voir en décrivant ses traits caractéristiques) auraient naturellement suivi et décrit le type donné par ses portraits.

Pendant quelque temps après la mort de ma sœur Émily, je n'entendis plus parler d'elle et, pour les raisons que j'ai données, je ne m'attendais guère à la revoir, si ce n'est dans le monde des esprits. Environ deux ans après sa mort, cependant, mon mari, le Colonel Lean, acheta deux billets pour une série de séances qui devaient avoir lieu dans les chambres de *l'Association Nationale Britannique du Spiritualisme* avec la médiumnité de M. William Eglinton. C'était la première fois que nous voyions M. Eglinton mais nous avions beaucoup entendu parler de son pouvoir et nous étions curieux de le constater.

Le premier soir, qui était un samedi, nous étions au nombre de douze, complètement étrangers les uns aux autres, dans les chambres que j'ai mentionnées et qui étaient confortablement éclairées au gaz.

M. Eglinton qui est un jeune homme enclin à l'embonpoint entra dans le cabinet qui était placé au milieu de nous, les spectateurs formant le cercle autour. Ce cabinet était comme une vaste armoire en bois divisée en deux parties par une cloison faite d'un grillage en fer de façon que le médium pût y être enfermé au cadenas ; de plus, un rideau tombait devant chacun des côtés.

Après un instant, une voix nous avertit de ne pas nous troubler si le

médium sortait pour prendre du pouvoir parmi nous, et M. Eglinton, en état de transe et vêtu de ses habits de soirée, sortit du cabinet et commença le tour du cercle. Il toucha chacun de nous, tour à tour, mais ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint le Colonel Lean, devant qui il se tint quelque temps faisant des passes magnétiques sur son visage. Alors, il s'en retourna pour rentrer dans le cabinet, mais comme il allait y pénétrer, quelqu'un agita le rideau de l'intérieur et M. Eglinton le souleva de côté pour permettre à une forme matérialisée de passer avant qu'il rentrât lui-même dans le cabinet.

La figure qui apparut était celle d'une femme enveloppée d'un ample vêtement blanc qui tombait jusqu'à ses pieds. Ses yeux étaient noirs et sa longue chevelure brune recouvrait ses épaules. Je me doutai à l'instant qui elle était, mais chacun, dans le cercle, était si persuadé qu'elle venait pour lui... ou pour elle... que je ne dis rien, demandant seulement, mentalement, si c'était ma sœur, qu'elle donnât une preuve d'identité. . . . .

Le lendemain soir, dimanche, mon mari et moi étions assis ensemble à la table quand Émily vint nous assurer que c'était bien elle que nous avions vue et qu'elle apparaîtrait encore le lundi avec plus de netteté. Je lui demandai de penser par quel moyen elle pourrait prouver son identité avec l'esprit qui nous parlerait et elle dit : « Je tiendrai ma main droite levée. » Le colonel Lean me recommanda de ne parler de cette promesse à personne afin que nous pûssions être certains de la rigueur du témoignage. Donc, le lundi soir, nous nous réunîmes pour notre seconde séance avec M. Eglinton, et la même forme apparut et, se promenant parmi nous, éleva la main droite en l'air. Le Colonel, désireux de n'être pas trompé par ses propres sens, demanda à la société ce que faisait l'esprit. « Vous ne voyez donc pas, répondit-on, qu'elle tient sa main en l'air ? »

En cette occasion, Émily vint avec tous ses anciens détails caractéristiques et je n'aurais pu m'y méprendre, du moins pour ce qui me regarde, indépendamment de la preuve qu'elle avait promis de nous donner.

∴

L'assurance impressionnante qu'elle nous donna ensuite de sa présence arriva d'une façon bien inattendue. Nous étions descendus, dans l'automne de l'année suivante, dans une maison meublée de la rue de Vienne, à Bruxelles, en nombreuse compagnie de touristes anglais dont nous n'avions vu aucun avant d'entrer dans cette maison. Parmi eux, il y avait plusieurs jeunes filles qui n'avaient jamais entendu parler de spiritisme et qui écoutèrent avec beaucoup d'intérêt la relation de nos expériences à ce sujet.

Un soir que j'étais indisposée et que je gardais la chambre, quelques-

unes de ces jeunes filles retinrent le colonel Lean et lui dirent: « Oh! venez vous asseoir avec nous dans l'obscurité et nous conter des histoires de fantômes. » S'asseoir dans l'obscurité et dire des histoires de fantômes à cinq ou six jeunes filles est une occupation que peu d'hommes refuseraient et les voilà bientôt ensevelis dans la salle à manger noire et déserte.

Parmi les auditrices était une jeune fille de seize ans, miss Helen Hill, qui n'avait jamais montré plus d'intérêt que les autres en cette matière. Elles étaient depuis quelques minutes dans l'obscurité qu'elle dit au colonel : « Savez-vous que je vois très distinctement une dame de l'autre côté de la « table; elle vous fait des signes de tête et sourit. » Le colonel demanda comment elle était. « Elle paraît très jolie, reprit la jeune fille, elle a les « yeux et les cheveux noirs, mais elle semble vouloir me faire remarquer « sa bague. Elle porte un anneau avec une grande pierre bleue d'une drôle « de forme et elle ne cesse pas de la tourner autour de son doigt et de la « montrer. Oh ! maintenant, elle se lève et se promène autour de la « chambre. Mais, imaginez-vous, elle lève un pied pour me le faire voir. Il « est nu et très blanc mais ses orteils sont recourbés. » Puis, miss Hill prit peur et demanda de la lumière. Elle déclara que l'esprit s'était approché tout près d'elle et avait déchiré la dentelle de ses manches.

Quand la lumière fut faite et qu'on examina la robe d'Helen, on constata qu'un bout de dentelle qui avait été cousu le matin à sa manche, avait totalement disparu. Les jeunes dames devenues nerveuses quittèrent la chambre et le colonel Lean pensant que la description qu'Helen Hill avait faite du « fantôme » répondait bien à celui de ma sœur Émily vint tout droit chez moi et me surprit par cette question brusque : « Votre sœur Émily avait-elle l'habitude de porter une bague particulière ? » (car il ne l'avait pas vue depuis plusieurs années avant sa mort).

Je lui répondis que sa bague favorite était une turquoise non taillée, si grande et si inégale qu'elle l'appelait d'habitude « sa pomme de terre ».

— « Et, avait-elle quelque particularité au pied ? » ajouta vivement mon mari.

— « Pourquoi demandez-vous cela ? dis-je ; en effet, elle avait les orteils « recourbés, et c'est tout. » — « Ciel! s'écria-t-il, alors c'était bien elle qui « était avec nous dans la salle à manger. »

Je n'ai jamais rencontré miss Hill depuis ; je ne puis dire si elle a donné d'autres preuves de clairvoyance, mais elle en a certainement ce jour-là fait preuve à un remarquable degré, car elle n'avait jamais entendu parler de l'existence même de ma sœur Émily et fut bien troublée et alarmée quand on lui apprit que l'apparition qu'elle avait décrite était une réalité et non point le résultat de l'imagination.

CHAPITRE X

L'HISTOIRE DE LA DAME VERTE

L'histoire que je vais conter maintenant est arrivée il y a peu de temps et chaque détail est aussi frais à mon esprit que si je l'avais entendue et vue hier. Mme Guppy-Volckman est connue depuis longtemps du monde spirite pour un puissant médium et aussi comme prenant un grand intérêt au spiritisme, ce que ne font pas tous les médiums. Ses moyens lui permettent de contenter ses désirs, et, apprenant qu'une certaine maison de Broadstairs était hantée, elle devint anxieuse de vérifier la vérité. La maison étant vide, elle obtint les clés du propriétaire et procéda seule à un voyage de découverte. Elle était à peine remise, à cette époque, d'une dangereuse maladie qui lui avait laissé une paralysie partielle des membres inférieurs ; ce fut donc avec une difficulté considérable qu'elle gagna le salon de cette maison, lequel était au premier étage et là elle déposa ses béquilles et s'assit sur le plancher pour se remettre. Mme Volckman était alors parfaitement seule. Elle avait refermé la porte d'entrée derrière elle. J'ajouterai qu'elle était en outre presque impotente car c'est avec une grande difficulté qu'elle pouvait se lever seule sans l'assistance de quelqu'un. C'était par un soir d'été à l'heure du crépuscule; elle était donc assise sur le sol nu attendant ce qui pourrait survenir. Après quelque temps (je raconte l'histoire telle que je l'ai entendue de ses lèvres) elle perçut un frémissement ou le bruissement rapide d'une étoffe de soie dont une traîne descendrait des étages supérieurs en balayant les marches privées de tapis.

La chambre dans laquelle elle était assise communiquait avec une autre qui conduisait sur le corridor et peu de temps après, la porte située entre les deux appartements s'ouvrit et la figure d'une femme apparut. Elle entra avec précaution dans la chambre où se tenait Mme Volckman et commença à se promener autour en palpant les murs comme si elle eût été aveugle ou en état d'ivresse. Elle était vêtue d'une robe de satin vert qui traînait derrière elle ; autour de la partie supérieure de son corps était une sorte d'écharpe de matière blanche et brillante semblable à de la gaze de soie, et sur sa tête était un chapeau ou coiffure de velours noir de dessous laquelle sa longue chevelure brune tombait sur son dos. Mme Volckman, bien qu'habituée toute sa vie aux manifestations et aux apparitions de toutes sortes, me dit qu'elle n'avait jamais été si effrayée par aucune autre. Elle essaya de se lever, mais sentant son incapacité de le faire assez promptement, elle se mit à crier de peur. Aussitôt qu'elle eut poussé ces cris, la femme se retourna et sortit en courant de la chambre apparemment aussi effrayée qu'elle-même. Mme Volckman se saisit de ses béquilles et put se remettre sur ses pieds péniblement, redescendit l'escalier et atteignit la porte de la maison en toute sécurité. Bien des gens n'auraient jamais voulu y

retourner. Elle, au contraire, eut une entrevue avec le maître de la maison, signa un bail, entra en jouissance de l'immeuble et dès qu'il fut meublé et prêt à être occupé, elle invita plusieurs de ses amis à demeurer avec elle à Broadstairs, et à faire la connaissance de la « dame Verte » ainsi que nous l'avions baptisée. Le colonel Lean et moi fûmes parmi les visiteurs, les autres personnes étaient Lady Archibald Campbell, Miss Shaw, M. Olive, M. Bellew, le colonel Greck, M. Charles Williams et M. et Mme Henry Volckman qui, avec quelques autres invités, faisaient un cercle de douze personnes. Nous nous y assemblâmes par une claire journée de juillet, et la maison, avec ses vastes chambres et ses fenêtres regardant la mer, offrait un riant aspect.

La chambre dans laquelle Mme Volckman avait vu l'apparition était meublée comme un salon et la chambre y attenant qui n'était séparée de la plus grande que par une portière, avait été convertie en chambre à coucher pour son usage personnel. Le premier soir que nous nous réunîmes, il était environ sept heures et il faisait si clair que nous baissâmes tous les stores ce qui, toutefois, ne remédia guère au mal. Nous n'avions ni cabinet, ni rideaux, ni obscurité car la lune était en son plein et les vagues brillantes de la mer qui dansaient étaient tout à fait visibles à travers les persiennes. Nous nous assîmes simplement autour de la table, nous tenant tous par la main en formant le cercle et en riant et babillant.

Peu de minutes après, Mme Volckman dit que quelque chose s'élevait du tapis à côté d'elle et aussitôt la « Dame Verte » était visible pour nous tous entre le médium et M. Williams.

Elle était comme on nous l'avait décrite en son costume et son aspect, mais son visage était aussi blanc et aussi froid que celui d'un cadavre, de plus, ses yeux étaient fermés.

Elle se pencha au-dessus de la table et approcha sa figure tout près de chacun de nous, l'un après l'autre, mais elle semblait n'avoir pas le pouvoir de parler.

Après être demeurée quelques minutes au milieu de nous, elle s'enfonça, de même qu'elle était venue, au travers du tapis et disparut.

Le soir suivant elle revint dans les mêmes circonstances. Cette fois, elle avait évidemment gagné plus de vitalité pour la condition de matière, car, lorsque je la pressai de me dire son nom, elle murmura, quoique avec beaucoup de difficulté : « Julia » et Lady Archibald ayant fait observer qu'elle semblait n'avoir pas de mains, l'esprit montra soudain une petite main et lui tira les mèches du front avec une violence qui lui causa quelque douleur.

Malheureusement, les engagements professionnels de M. Williams l'obligèrent à nous quitter le jour suivant et Mme Volckman avait été trop récemment malade pour lui permettre d'expérimenter seule, de sorte que nous

ne pûmes tenir une autre séance pour la « Dame verte » pendant cette visite. Mais nous n'en avions pas fini avec elle.

Un soir, Mme Volckman et moi étions assises dans la baie de la fenêtre du salon juste entre les lumières et discutant une question tout intime, quand je vis (à ce que je crus) la servante de Mme Volckman soulever la portière qui pendait entre les appartements et se tenir là dans l'attitude d'écouter. J'en avertis aussitôt Mme Volckman en lui disant à voix basse : « Parlons d'autre chose, Jane est dans votre chambre à coucher. » — « Oh! non, elle n'y est pas, me répondit-elle. » — « Mais je viens de la voir à la « portière, persistai-je, elle vient à l'instant de laisser tomber le rideau. »

— « Vous vous êtes trompée, répliqua notre hôtesse, car Jane est allée sur la plage avec l'enfant. » J'étais sûre de ne pas avoir commis d'erreur mais je retins ma langue et n'en parlai plus. La conversation fut reprise et comme nous étions au fort de la question délicate, la femme apparut pour la seconde fois.

— « Madame Volckman, murmurai-je, Jane est là réellement, elle vient encore de regarder. »

Mon amie se leva. « Venez avec moi, dit-elle, et je vais vous convaincre que vous avez tort. » Je la suivis dans la chambre à coucher où elle me montra que la porte communiquant avec le passage était fermée à l'intérieur

— « Maintenant, vous-voyez, continua-t-elle, que personne, que La « Dame Verte » ne pouvait entrer dans la chambre pendant que nous étions assises au salon. »

— « Alors ce devait être la « Dame Verte », répondis-je, car j'ai bien vu « une femme debout dans l'ouverture de la porte. »

— « Cela est assez probable, dit Mme Volckman, mais si elle vient encore, « elle aura la peine de tirer les rideaux. »

Et là-dessus elle défit la portière qui consistait en deux rideaux et les croisa en travers de la porte. Nous avions à peine regagné nos sièges entre les fenêtres que les deux rideaux étaient brusquement écartés faisant grincer les anneaux de cuivre sur la tringle et que la « Dame Verte » se tenait dans l'ouverture que nous venions de traverser. Mme Volckman lui dit de ne pas avoir peur et de venir nous parler ; mais, sans doute, elle n'était pas disposée à le faire car elle se tint seulement là quelques instants à nous regarder. Imprudemment, je quittai ma chaise pour m'approcher d'elle avec l'intention de lui témoigner quelque amitié, quand elle laissa retomber les rideaux sur sa figure. Je passai aussitôt de l'autre côté et trouvai la chambre à coucher vide et la porte fermée intérieurement comme auparavant.

FLORENCE MARRYAT

Pour la traduction

LÉOPOLD DAUVIL

BIBLIOGRAPHIE

" IN THE CELESTIAL WORLD "

Dans le Monde Céleste.

Tel est le titre d'un livre récent, très curieux du Dr T. A. Bland, bien connu comme écrivain et réformateur aux États-Unis, où il est secrétaire de l'Union médicale américaine. Dans sa jeunesse le docteur a connu une jeune fille morte à l'âge de treize ans. C'est cet esprit qui revient après les longues années passées dans le monde céleste. Elle se révèle à son héros, en plongeant son corps dans un profond sommeil léthargique qui dure plusieurs jours quelquefois, et, pendant ce temps, elle emmène avec elle l'esprit libéré du docteur, elle lui fait connaître ainsi quelques-unes des merveilles du monde de l'au-delà.

Mais cette charmante « Perle » n'est pas un être de l'imagination du Dr Bland. Elle existe, est si bien vivante, qu'elle s'est montrée à plusieurs, dans les séances à matérialisation, affirmant, son identité, et la vérité de ce qu'est dit dans le récit du livre. Et, de son côté, le docteur affirme avoir reconnu celle qui était son amie quarante ans auparavant sur cette terre. Le livre du docteur est orné d'un portrait de « Perle ». Le merveilleux de ce portrait est qu'il a été produit sans l'intervention des mains des mortels.

Le Dr Bland, et d'autres témoins ont assisté à l'opération suivante : Une toile, comme celle dont se servent des artistes peintres, et absolument vierge, a été placée dans une fenêtre où le soleil donnait au travers de la toile. — « On a vu », dit le docteur, « une ombre se projeter sur la surface « de la toile, au bout de trois minutes environ et formant un fond grisâtre. « dans quelques minutes cette ombre prenait forme, et les contours se des- « sinaient. Et avant l'expiration d'une demi-heure la peinture avec les cou- « leurs était terminée, donnant le portrait grandeur nature de l'héroïne et « portant une ressemblance frappante avec la jeune fille que j'ai connue à « l'âge de treize ans. »

∴

Le numéro de la *Science Astrale* qui vient de paraître, contient un très intéressant horoscope de notre confrère M. Étienne Bellot. Ce thème a été érigé par M. Barlet, directeur de la *Revue*.

On trouve ce numéro au prix de 1 franc chez M. Chacornac, 11, quai Saint-Michel. Librairie Générale des Sciences occultes.

∴

De Mme Cornélie, nous avons lu, avec un plaisir réel, les *Mélanges littéraires et philosophiques* qu'elle a réunis sous ce titre : *Au port*. Sans doute, elle a voulu nous dire qu'après les épreuves et les luttes d'une vie

où les larmes ne lui ont pas été épargnées, au souvenir des joies que son cœur sait exprimer, elle est parvenue après les années de souffrances et de labeurs aux jours de calme et de recueillement. Après bien des tourments, après quelques tempêtes, après avoir doublé les écueils dangereux, si nombreux dans le voyage de la vie, le poète a pu arriver *Au port*, où, dans l'oubli des jours passés, l'âme apaisée, elle a pris la plume et nous dit les joies inoubliées et les souffrances finies. Son luth, en plus d'un feuillet chantant a fait vibrer mon cœur à l'unisson des cordes de son instrument. Citer quelques-unes de ces poésies légères, ou sérieuses, serait me contraindre à en copier vingt. J'en laisse donc la surprise agréable aux lecteurs, aux lectrices, et aux cœurs qui, ayant aimé, ri et pleuré l'ont comme Mme Cornélie confié à leur papier à qui elle dit en terminant une petite ode charmante :

Or, toute souffrance se calme
Notre destin le veut ainsi ;
Tu fais renaître en moi le calme
Mon mal par toi s'est adouci,
Lorsque je viens me plaindre ici,
Lors, tu mérites une palme :
Papier, doux compagnon, merci !

Dans ces mélanges littéraires et philosophiques, Mme Cornélie affirme sa croyance spirite, elle veut revoir ceux qu'elle a aimés, elle veut revivre pour progresser et ses quatre derniers vers nous résument sa foi :

M'appuyant sur la conscience
Qu'eut, en bloc, toute humanité,
Sans méconnaître la science,
Je crois à l'immortalité !

∴

De M. Felipe Senillosa, nous avons reçu un volume sérieux et consciencieux traitant de l'*Évolution de l'âme et de la Société*. Cet ouvrage traduit avec une correction rigide et dans un style qui fait ressortir brillamment les pensées de l'auteur par M. Alfred Ébelot date déjà de cinq ou six ans; mais depuis sa naissance il a montré qu'il pense et agit. Celui qui nous a fait connaître ce livre que nous recommandons à nos lecteurs et abonnés et qu'ils pourront se faire adresser par nos soins, est l'auteur lui-même, M. Felipe Senillosa, en y joignant avec une lettre aimable, une série de communications très élevées sur l'action Divine dans l'Univers, sur les fluides, et la constitution de la Nature. Pour son volume et pour les communications, nous lui disons : Merci !

∴

Les mystiques devant la Science (1).

La science a longtemps regardé les mystiques comme des hallucinés, le mysticisme comme une aberration de l'esprit humain et les phénomènes d'ordre mystique comme controuvés ou imaginés et par conséquent indignes de l'attention du savant et même de tout homme sérieux et pondéré.

Forcés par l'opinion publique d'examiner les faits et d'en dire leur sentiment, les savants ont hésité, puis observé, et ils ont dû reconnaître la réalité d'un plus ou moins grand nombre de phénomènes en question, mais ils ont voulu les classer dans la catégorie des cas pathologiques. Le mysticisme, ont-ils dit, n'est pas seulement une maladie de l'esprit, mais aussi du corps; les mystiques ne sont pas seulement des imaginatifs, des lunatiques, ce sont des malades, des hystériques, des neurasthéniques, etc.

M. Revel n'a pas voulu croire les savants sur parole ; il a étudié le mysticisme dans ses manifestations passées et présentes, et les conclusions auxquelles il est parvenu sont très différentes de celles de nos docteurs modernes.

Pour lui le mysticisme est un fait universel, c'est-à-dire qu'on le rencontre en tous temps, en tous pays, revêtant partout et toujours les mêmes formes fondamentales.

Cette uniformité peut provenir de ce que la doctrine est transmise par tradition ou par initiation; mais il n'en est pas toujours ainsi : beaucoup de mystiques, et non des moindres, n'ont pas subi la moindre initiation, souvent ils n'étaient même pas en âge de la recevoir : les idées mystiques se sont développées chez eux, dans des circonstances données, comme des graines semées dans un terrain propice, lèvent, croissent, fleurissent et fructifient.

Le mysticisme a donc son principe, sa racine dans la nature humaine; c'est une faculté aussi naturelle à l'homme que toutes les autres facultés. Le mysticisme est à l'état de germe dans tous les esprits humains; il se développe plus ou moins suivant les circonstances extérieures et suivant que le terrain est plus ou moins bien cultivé.

Il ne faut pas confondre la mysticité avec la crédulité. Rien n'est plus différent et même plus opposé. Le mystique ne croit pas, il sent, il observe, il expérimente. « Le mysticisme », a dit Gerson, « n'est pas une science abstraite, c'est une science expérimentale; l'expérience que la théologie mystique invoque n'est pas celle des sens, mais l'expérience des faits qui se passent dans le plus intime de l'âme religieuse; cette expérience-là est bien réelle et conduit à un système réel aussi, mais qui ne peut être compris par ceux qui n'ont pas éprouvé des faits de cet ordre. »

Le mysticisme n'est donc pas une superstition, une dégénérescence de la religion; il est, au contraire, une extension, une efflorescence de la religiosité. « Le génie mystique est une force supérieure à la philosophie; et

(1) *Les mystiques devant la science ou Essai sur le mysticisme universel*, par L. Revel. 1 vol. in-12, Paris, Lucien Bodin. Se trouve également à la Librairie des Sciences Psychologiques, 42, rue Saint-Jacques, 3 fr. 50.

il ne faut pas le confondre avec les religions qui, semblables aux frelons, ne font qu'en dévorer les fruits. » (M. de Recejac, cité par M. Revel).

∴

Les mystiques sont-ils des malades? Cette opinion, dit M. Revel, a beaucoup perdu de sa vogue aujourd'hui, même parmi les psychologues qui restent solidement attachés aux méthodes expérimentales. L'auteur cite, à ce sujet, l'opinion de plusieurs philosophes modernes.

« Les matérialistes médicaux, dit M. William James, philosophe américain, ne sont au fond, que des dogmatistes attardés, des théologiens à rebours, lorsqu'ils condamnent aujourd'hui certains phénomènes de conscience, certaines croyances, à cause de leurs origines morbides. Ce n'est pas ainsi qu'on en use dans les domaines où règne véritablement la méthode expérimentale : en science naturelle, et dans l'industrie par exemple, on ne juge point une idée ou une conception nouvelle sur l'état de santé de son auteur, mais seulement sur sa valeur intrinsèque, en l'examinant tant en elle-même, que dans ses conséquences expérimentales et son utilité pratique... Il n'est pas permis de conclure que le phénomène religieux est un trouble des nerfs ou des viscères, une tare de dégénérescence ou de survivance atavique, par la simple raison que ceux qui ont eu des expériences un peu saillantes dans le domaine religieux, se sont signalés par des phénomènes bizarres, des excentricités de conduite et de caractère, des hallucinations et de l'hystérie. »

Je crois qu'on peut aller plus loin que M. James. Ce qui a trompé les savants, c'est que les mystiques, les médiums, sont plus sensibles, plus sensitifs que le commun des hommes et que, par conséquent, surtout s'ils abusent de leur faculté, ils sont bien plus sujets aux maladies, car, plus un organisme est délicat, plus il est susceptible de se détraquer. Mais ce n'est pas la maladie qui leur donne ordinairement leur faculté : ils possèdent celle-ci en dépit de celle-là. On voit souvent des somnambules qui perdent partiellement ou totalement leur lucidité quand ils sont malades ou seulement indisposés et qui la recouvrent dès qu'ils sont rétablis. Ce fait explique en même temps, que les savants n'expérimentant que sur des malades, n'obtiennent que des phénomènes spirituels inférieurs, imparfaits, douteux.

Nous ne pouvons donc qu'approuver M. Leuba, cité par M. Revel, lorsqu'il s'écrie : « On croit avoir tout dit quand on a prononcé le mot fatidique d'hystérie en parlant des mystiques... Hystérique ou pas, importe moins qu'on veut bien le croire. Ce n'est pas de l'hystérie que sort le mysticisme, il existe sans elle, elle ne peut que se joindre à lui en le modifiant plus ou moins. »

∴

On accuse le mysticisme de conduire à la folie. M. Revel n'en croit rien : « Si, par hasard, un mystique devient fou, il le devient au même titre que l'ambitieux, atteint de la manie des grandeurs. La cause de la folie réside alors dans un état morbide préexistant, comme l'instabilité mentale ou une

tare atavique, de sorte que, si les tendances sont religieuses, la folie devient mystique, comme elle peut devenir la folie des grandeurs si les tendances ont été orientées vers une ambition démesurée. »

Encore ici, il convient d'aller plus loin : Non seulement la mysticité ne mène pas plus à la folie que l'orgueil, l'ambition, l'avarice, la prodigalité et tous les autres excès, mais elle détourne beaucoup de gens de la folie et du suicide. Je pourrais citer beaucoup de faits à l'appui de cette assertion. Je me bornerai à un.

Lorsque je publiai mon *Art d'abréger la vie*, un homme dans la force de l'âge, prenant le titre au pied de la lettre, acheta cette brochure ainsi que ma *Théorie et pratique du spiritisme* et, avant même de les lire, il vint me trouver pour me demander des explications et, surtout pour m'exposer sa situation critique. Il venait de perdre sa femme et, fou de douleur, il hésitait à se suicider. Il avait cru trouver dans mon opuscule un moyen plus doux que le suicide pour abréger sa vie et aller rejoindre sa femme.

Après qu'il m'eût exposé son état et son projet, je lui dis : « Mon cher Monsieur, votre femme n'est pas morte et, si vous vous suicidez, ne sortant pas de la vie par le même chemin, vous êtes mathématiquement sûr de ne pas la rencontrer ; tandis qu'en restant sur la terre, vous pourrez probablement communiquer avec la défunte, puis aller la rejoindre quand votre heure sera venue. »

Cet homme, que je n'avais jamais vu, n'était pas mystique le moins du monde : il n'avait jamais dirigé son esprit vers cet ordre d'idées, bien au contraire ; mais dans l'adversité, l'orgueil cale ses voiles. Il essaya, sans grande espérance, de communiquer avec sa femme, il y réussit et ses idées *suicidiques* se transformèrent en idées mystiques.

C'est par milliers que l'on pourrait citer des cas semblables, et c'est par unités que l'on compte les cas de folie mystique. Avant de condamner le mysticisme, il faut mettre le pour et le contre dans les deux plateaux de la balance de Thémis.

Nous quittons à regret M. Revel, mais nous le retrouverons. Dans le présent volume, il n'examine le mysticisme que par rapport à la science et à la philosophie. Il reste à l'étudier dans les faits ; or, l'auteur nous promet un second volume qui aura pour sous-titre : *Les phénomènes mystiques, objectifs et subjectifs. Les images mentales.* Nul doute que le second ne soit aussi bien documenté que le premier, et écrit avec la même compétence et la même impartialité.

ROUXEL.

***

L'évolution de la vie et de la conscience (1).

L'esprit humain, chez les peuples civilisés, est aujourd'hui divisé en trois tronçons, en trois frères ennemis, qui se combattent à outrance : nous

(1) *L'Évolution de la Vie et de la conscience du règne minéral aux règnes humain et surhumain*, par Revel, 1 vol. in-12. Paris, Lucien Bodin. Se trouve également à la Librairie des Sciences Psychologiques, 42, rue Saint-Jacques. Paris, 3 fr. 50.

avons l'esprit religieux ou théologique, l'esprit philosophique et l'esprit scientifique, se disputant la souveraineté du monde intelligent.

C'est là une nouveauté dans l'histoire. Chez tous les peuples de l'antiquité et même encore de nos jours chez beaucoup de nations plus ou moins arriérées, à notre point de vue, ces trois aspects, ces trois manifestations des facultés intellectuelles de l'homme sont reconnues distinctes, mais non antagoniques.

Notre division est-elle une conséquence nécessaire du progrès des lumières? La loi de l'évolution consiste-t-elle à ce que le philosophe détruise le théologien pour être ensuite détruit lui-même par le scientiste?

Il n'est pas vraisemblable que le progrès divise au lieu d'unifier, qu'il détruise au lieu d'édifier, qu'il diminue le domaine spirituel du genre humain au lieu de l'augmenter. S'il en était ainsi, ce serait à renoncer au progrès, qui ne serait qu'un vain mot; car il y a danger à ce que la guerre — dont le public paye les frais, — continue entre ces trois belligérants jusqu'à ce que le dernier seul survive. »

Il convient donc de chercher les moyens de rétablir l'harmonie entre les trois puissances qui se disputent la direction de nos vies et de nos consciences. C'est ce que se propose M. Revel dans le présent volume. Pour atteindre ce but, il met à contribution toutes les principales sources d'information, anciennes et modernes, occidentales et orientales, avec une maîtrise et un discernement remarquables dans le choix des autorités et des documents.

Cette partie seule du livre de M. Revel pourrait nous retenir longtemps si nous voulions et pouvions nous y arrêter; mais il ne faut ni l'effleurer ni la déflorer, il vaut mieux laisser aux lecteurs le plaisir de la savourer à loisir. Essayons donc seulement de donner un aperçu des idées principales développées par l'auteur.

M. Revel ne considère pas la conscience comme spéciale à l'espèce humaine, ni la vie comme inconsciente et limitée à deux règnes de la nature, le végétal et l'animal. La vie est *universelle*. Elle existe, en bas de l'échelle, jusque dans les minéraux, les cristaux, les pierres précieuses; elle s'élève graduellement du minéral au végétal, du végétal à l'animal, de l'animal à l'homme et de l'homme au surhomme, à l'ange. L'homme n'est pas, comme le croit la science et même certaine philosophie, le dernier anneau de la chaîne des êtres. Il en est plutôt l'anneau central.

Et cette vie universelle est *consciente* à tous ses degrés, en bas comme en haut. A ce point de vue, il n'y a pas entre les divers êtres différence de qualité, mais seulement de quantité. L'essence est partout la même, les accidents seuls diffèrent.

Et cette vie universelle et consciente est aussi *éternelle*. La vie est d'origine divine. « Il n'existe pas de monade, dit M^me^ Blavatsky, qui ne soit choisie et qui ne soit appelée à devenir plus tard humaine. »

Cette humanisation des monades se fait par le moyen des renaissances. « La vie divine passe comme un fil (qui unit les perles d'un collier) à tra-

vers ces parcelles permanentes qui servent en quelque sorte de noyau ou de germe pour la construction de ces véhicules de la monade à chaque réincarnation. »

Telles sont les idées essentielles de M. Revel sur la vie et la conscience. Nous ne démontrerons pas ces idées ici, un résumé des arguments présentés à l'appui par l'auteur serait superflu pour les lecteurs qui savent et insuffisant pour les autres, qui devront recourir au livre même. Nous voulons cependant, pour conclure, indiquer quelques conséquences pratiques qui découlent de cette théorie.

*
* *

Les écoles socialistes, à croyances nettement positivistes, dit M. Revel, affirment la solidarité humaine, mais sans pouvoir établir son fondement. Elles font valoir que de la solidarité dépend le bonheur des hommes, que tous les matériaux psychiques, qui sont l'apanage de l'humanité actuelle, l'intelligence, l'instruction de l'art, la pénétration de la pensée, le génie, sont des dons légués par aînés, trésor qui peut être prodigieusement augmenté par le travail plus éclairé de la génération actuelle, et qui deviendra dans l'avenir, pour nos descendants, une source inépuisable de bonheur.

Or, quelle solidarité peut régner dans une société fondée sur le matérialisme ? Est-ce dans l'amour que l'on espère trouver le fondement de la solidarité humaine ? Que peut aimer dans l'être humain celui qui ne croit pas à l'existence de l'âme ? Est-ce le corps physique qui n'est qu'un courant de matière en continuelle transformation? Est-ce le caractère, les qualités morales et affectives, l'intelligence ? Mais pour lui, tout cela n'est qu'un jeu particulier d'éléments nerveux sous l'action de forces physico-chimiques.

« Du fait même que le matérialiste interdit toute destinée future, il se désintéresse fatalement de la fin à laquelle l'humanité doit aboutir. »

Si, au lieu d'aller prendre leur mot d'ordre en Allemagne, auprès de Karl Marx, les socialistes français s'étaient inspirés de leurs compatriotes, qu'ils appellent dédaigneusement des utopistes, non pas pour s'y asservir, mais pour continuer de tracer le sillon déjà ouvert, ils ne seraient pas engagés dans l'impasse où ils se trouvent actuellement.

Si le saint-simonien Émile Barrault revenait au monde, que pourraient lui répondre nos socialistes modernes, qui nous demandent de nous sacrifier pour les générations futures et pour le dieu Progrès, lorsque ce penseur leur répéterait:

« Qu'est-ce que notre loi de progrès, si nous ne satisfaisons à cette loi que dans les limites d'une existence éphémère, si la plupart meurent à l'état d'apprentis sans espérance de devenir maîtres ? A quoi bon nous annoncer que le jour qui suivra vaudra mieux que le jour présent, si vous déclarez que le jour du lendemain ne se lèvera pas pour nous ? Quoi ! ce paradis terrestre auquel tous auront travaillé appartiendra exclusivement aux ouvriers de la dernière heure, le patrimoine commun est dévolu aux héritiers

extrêmes et vous ne voulez pas que je nomme votre loi de progrès une loi d'iniquités, de déception, de privilège ? »

Le christianisme réduisant, comme le matérialisme, la vie à l'existence actuelle, avec cette seule différence qu'elle est suivie du salut pour quelques-uns et de la damnation éternelle pour tous les autres, ne peut pas davantage servir de base à la solidarité humaine. Dans ce système, chacun cherche à tirer de son mieux, son épingle du jeu et à gagner le ciel au meilleur compte possible sans s'occuper des autres. Le *Myte d'Adam*, comme dit M. Revel, n'a rien de social.

Au contraire, l'unité de la vie et de la science, l'identité d'origine de tous les êtres et la loi commune d'évolution à laquelle ils sont tous soumis, est éminemment sociale et établit, non seulement entre tous les hommes, mais entre tous les êtres, inférieurs comme supérieurs, entre tous les plans d'existence une solidarité naturelle, rassurante et consolante.

« Il est une conviction puissante, source d'une paix profonde et inaltérable, capable d'inspirer l'harmonie, le respect et la sympathie pour tous, des petits aux grands, des miséreux aux puissants, c'est la certitude absolue de la communauté d'origine égale et identique pour tous. Si l'énergie active de la conscience est plus apparente chez l'un que chez l'autre sous des formes diverses, vertus, talents, puissance de la volonté et de l'intellect, ce n'est pas en vertu d'un don mais c'est le point du travail personnel. »

Cette « certitude absolue de la communauté d'origine égale et identique pour tous », M. Revel aura contribué, pour sa bonne part, à l'établir et nous ne pouvons qu'engager ceux qui veulent l'acquérir à lire son livre.

ROUXEL

∴

Jean Lombard, (sa vie, ses œuvres, par Étienne Bellot).

C'est toujours une bonne fortune d'être apprécié par les siens. Elle échoit à Jean Lombard. Un poète bien connu vient de lui consacrer une brochure où il y a beaucoup d'éloges enthousiastes et.... de la critique, mais enfin on ne saurait trop exiger d'Étienne Bellot qui fut le « compagnon de chaînes » de ce pauvre grand homme mort avant la gloire et le triomphe, une critique académique et sereine, non plus sans doute qu'une impartialité pour tout le monde intangible.

Jean Lombard, poète, a conçu une œuvre de large synthèse et d'ample philosophie : Adel. C'est une œuvre de vie, une œuvre de puissance, voilà pour le fond, mais j'avoue que la forme ne me satisfait pas autant. Par endroits, certes, l'expression en relief, la marche solennelle du vers, le heurt de la métaphore qui se trouve sous le poids trop lourd de l'idée nous donnent bien la sensation du splendide, mais il est d'autres coins de page où le souffle s'arrête et la tension du style dissimule mal le manque d'inspiration ou, pour mieux dire, de vision. Le poète recourt alors à de singulières combinaisons de strophes, il atteint l'obscur et le déroutant, et, s'il demeure

toujours plus intéressant que Coppée, il le devient beaucoup moins que Richepin.

En revanche, Jean Lombard romancier est des plus retenant. Non pas que ses romans historiques reposent sur les assises d'une sûre érudition, et que son roman soit exempt de passion ou même d'allusion, mais parce que leur auteur y produit une des plus fantasques imaginations littéraires de ce temps, et une faculté intense de communiquer la vie.

Certes, Jean Lombard arrêté par la mort n'a pas rempli toutes les espérances que fondaient sur lui son entourage et les lettres, mais ce que nous possédons de lui suffit à dévoiler son génie. A une époque où la littérature est encombrée par la médiocrité, c'est énorme de n'avoir pas médiocrement écrit; c'est prodigieux de n'avoir pas banalement senti. Jean Lombard n'a ni médiocrement écrit, ni banalement senti, ni médiocrement pensé. Étienne Bellot a bien grandement eu raison de le proclamer, avec toute sa fougue d'indépendant, toute sa piété d'ami, avec de la violence parfois, de la sincérité toujours, demandant à la foule avec une éloquence communicative l'apothéose pour son ami Jean Lombard.

LUCIEN AUBERT

SPIRITUALISME AUX ÉTATS-UNIS

D'après M. Harrison-D. Barrett, président de l'association nationale des Spiritualistes, dont le siège est à Washington, voici quelques détails sur la situation du spiritualisme aux États-Unis :

Il y a plus de sept cents sociétés locales aux États-Unis et au Canada, ayant au moins 250.000 membres et 300 conférenciers, qui ont les mêmes droits légaux que les pasteurs des autres religions, étant régulièrement nommés, et pouvant présider aux mariages, enterrements et aux services religieux.

Il y a 110 constructions servant comme temples, pour les réunions spirites, et ayant une valeur de plus de 10 millions de francs. Il y a 22 associations départementales et de nombreux missionnaires. Il est difficile de fixer le nombre de croyants — car beaucoup restent encore attachés à leurs églises protestantes ou catholiques — mais il y en a sûrement plusieurs millions dans le pays.

CLÉMENS

SPIRITISME PRATIQUE

Un bon diable d'esprit.

Mme May, S. Pepper donne des séances publiques à Broocklyn (New-York) où elle décrit des esprits, et donne des communications aux personnes présentes.

Après la séance, on vient autour d'elle demander quelques questions. L'autre soir en causant ainsi avec quelques personnes, elle s'est mise tout à coup à crier « arrêtez-le », en indiquant un grand monsieur chauve qui se disposait à sortir en prenant la fuite ; il fut poursuivi, et les agents ont trouvé sur lui 1250 francs en argent dans une bourse, avec un chèque de 5000 francs, le tout appartenant à une personne présente dans la salle. Il avait en plus d'autres bourses en sa possession qui ont été reconnues également. Voilà, encore une fois, que le « Diable » s'est trompé, et s'est mis du côté des honnêtes gens, à jouer le rôle de bon ange gardien.

CLEMENS

CORRESPONDANCE

Réponses.

De Turquie nous avons reçu certaines des communications adressées aux *Frères de Constantinople* par le grand philosophe moraliste Muchandalin-i-Arabi à l'aide du médium *Salvator* et qui sont d'une importance évidente. Nous serions heureux de les publier pour l'instruction de nos nombreux lecteurs. Cela, malheureusement, ne nous est pas possible — et les regrets que nous exprimons ici à M. Angel Alvarez s'adressent à tous les correspondants qui, avec un désintéressement dont nous sommes touchés, nous font parvenir des comptes rendus fort intéressants mais dont le nombre est tel, chaque mois, que les 64 pages de la *Revue* suffiraient à peine pour les faire connaître.

Il en est de même pour bon nombre d'articles du plus grand intérêt qui nous sont signalés dans les publications anglaises, allemandes, espagnoles et portugaises. Tout en remerciant nos correspondants de l'envoi de ces journaux, nous les prions, s'ils désirent faire profiter la *Revue* des articles signalés, de bien vouloir pousser la bienveillance jusqu'à nous en donner la traduction en Français.

En janvier, nous avons reçu dix-huit journaux étrangers nous désignant plus de 25 articles dont la translation eût demandé plusieurs jours de travail à un traducteur expert et dont les articles eussent couvert deux numéros de notre *Revue*.

Nos amis de l'au-delà des mers et des frontières ne nous en voudront donc point pour cette fois de ne pouvoir faire la traduction des articles qui nous ont été communiqués par le *Progressive Thinker*, *le Light*, *the Banner of Light*, *The Harbinger of Light*, *Luce et Ombra*, *La Luz*, *la Fraternidad* et *Die Ubersinnliche Welt* que des lecteurs spirites nous ont fait parvenir de toutes les parties du monde et à qui, ils le comprendront, nous ne pouvons adresser que l'expression de tous nos remerciements.

Nous faisons la même réponse à M. Falcomer de Venise qui nous annonce deux articles intéressants. Nous le prions de nous envoyer la traduction française.

Adresse de M. le professeur Moutonnier: 25, Bd. Victor-Hugo à Nice.

CONGRÈS SPIRITE DE LIÈGE

Le Congrès spirite de Liège, organisé par les fédérations spirites de la province de Liège et du bassin de Charleroi, s'annonce sous les plus favorables auspices et promet d'être très brillant. De nombreux adhésions sont parvenues au Comité organisateur de tous les points de la Belgique et de l'étranger.

Le Congrès se réunira les 11 et 12 juin, dimanche et lundi de la Pentecôte, au local, quai de Maëstricht.

Conférences de M. Léon Denis.

M. Léon Denis, qui prendra part au Congrès de Liège, fera une conférence au local du Congrès le 12 juin à 8 heures soir.

M. G. Delanne y donnera également une conférence le 11.

M. L. Denis fera ensuite une série de conférences :

A Verviers, le 15 juin, à 8 heures.

A Huy, le 18 juin, à 3 heures (Dimanche).

A Bruxelles, le 22 juin, à 8 heures.

A Charleroi, le 25 juin (Dimanche).

En outre, trois autres conférences seront probablement faites par le même orateur à Spa, Gand et Anvers.

Le Gérant : P. LEYMARIE.

Mayenne. — Imprimerie Ch. Colin.

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 46e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 37e édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 38e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12, 16e édition. Prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, un vol. in-12, 15e édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion, 2e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la Revue et les six ouvrages fondamentaux.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 23e édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent. ; par la poste 0 fr. 20 : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Les Fluides, 0 fr. 25.

Esquisses géologiques de la terre, 0 fr. 25.

EN VENTE : **Buste d'Allan Kardec**

Bronze de 0 m. 30 de hauteur : 60 francs. 0 m. 20 : 40 francs.

Portrait d'Allan Kardec. — Album	1 fr. 50
Grand portrait d'Allan Kardec, photogravure	1 fr. 50
2 Tableaux-gravures du Médium Fabre. . . . . 1 fr. 50 et	3 fr. 50
Portrait du Curé d'Ars et du Dr Demeure, chacun . . depuis	1 fr. »
Tête de Christ du Médium Fabre : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50 et 0 fr. 50.	
Photographies spirites, obtenues par William Crookes. 1 fr. et	1 fr. 50
3 dessins médianimiques de Victorien Sardou. 1 fr. 50, 2 fr. et	2 fr. 50

De Rochas (Colonel de), les frontières de la Science, 1re série, 2 fr. 50 ; 2e série..... 3 fr. 50.

Stainton Mosès (W.). Enseignements spiritualistes (Port payé)..... 5 fr.

Rapport sur le spiritualisme, par le Comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. Traduit de l'anglais par le Dr Dusart, in-8e de 352 pages, port payé 5 fr.

Crowe (Mistress Catherine). Les Côtés obscurs de la Nature ou Fantômes et Voyants..... 5 fr

Grimard. Une échappée sur l'Infini, synthèse admirable de la philosophie spirite, son histoire depuis la haute antiquité..... 3 fr. 50

— La famille Hernadec, roman spiritualiste du plus haut intérêt..... 2 fr. 50

Crookes (William). Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré. 3 fr. 50

Travaux d'un savant chimiste, membre du bureau de la Société Royale de Londres.

Sir Alfred Russell Wallace, savant naturaliste anglais. Les miracles et le moderne spiritualisme. Broché 10 fr., relié 12 fr. 50 (*Epuisé*).

Ouvrage in-18e, carré de 400 pages (orné du portrait de l'auteur) ; très belle édition.

M. Sage. Mme Piper et la société anglo-américaine pour les recherches psychiques. Préface de Flammarion..... 3 fr. 50

— La Zone frontière entre l'autre monde et celui-ci..... 3 fr. 50

Denis (Léon). Après la mort. Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiques et expérimentales, ses conséquences morales. 2 fr. 50

Espérance (E. d'). Au pays de l'Ombre. 1 vol. de 360 pages, orné de 28 planches hors texte ; traduit de l'anglais par A. B..... 4 fr.

XXX. — Trois dualités de l'espace : les Origines et les Fins, cosmogonie médianimique présentant un grand intérêt..... 1 fr. 50

XXX. — Entretiens spirites. Communications spirites faisant suite aux Origines et les Fins. 2 fr

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi-mensuel, à Liège (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an.

La Tribune psychique, organe mensuel de la Société d'Etudes des phénomènes psychiques, 57, rue du faub. St-Martin, Paris, (10e) 5 fr. par an.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les mois, dirigées par le Dr Dariex, le prof. Charles Richet. Rédact. en chef, C. de Vesme, 6, rue Saulnier, Paris. — 12 fr. par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. Pouillard, 78, rue St-Charles à Jumet-Gohyssart.

La Lumière, revue mensuelle, 23, rue Poussin, Paris. — 6 fr. par an, Etranger, 7 fr.

Le Spiritualisme moderne, 36, rue du Bac, Paris, bi-mensuel, un an, 5 francs.

La Paix universelle, bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. Mensuelle. France, 10 fr. par an. Etranger, 12 fr. — 40, boulevard Exelmans, Paris.

Le Lotus bleu, revue théosophique mensuelle, 10, rue Saint-Lazare, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle, 5, rue de Savoie, Paris. — 10 fr. par an.

Revue du Monde invisible. Mensuel, 29, rue de Tournon, Paris. — France, 10 fr., Etranger, 12 fr.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy ; secrétaire, M. Thomas, rue du faubourg Saint-Jean, 25, à Nancy. France, 5 fr. Etranger, 6 fr.

Bulletin de l'Institut général psychologique, 14, rue de Condé, Paris. S'envoie aux membres de cette Société. 20 fr. par an.

La Revue du Bien, illustrée, Directeur Marc Legrand ; mensuelle, abonnement 6 fr., 110, rue du Bac, Paris.

Bulletin du Centre d'études psychiques de Marseille, 41, rue de Rome. — M. Anastay, Directeur.

Proceedings of the Society for psychical Research, Revue trimestrielle très importante, chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50 ; chez Kergan Paul, Trench, Trubner et Cie, Ludgate Hill, à Londres.

Light, journal hebdomadaire, 110, St-Marlin's Lane, W. C. London recommandé. — 13 fr. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diégo, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

La Science Astrale, revue consacrée à l'Etude pratique de l'astrologie, Directeur Ch. Barlet. Un an, 10 fr., étranger, 12 fr.

The Banner of Light, journal hebdomadaire, Boston, Mass., 9, Bosworth Street. — 13 fr. par an.

Revista Spirita, mensuelle ; directeur, M. S. Moura, à Bahia (Brésil).

Lumen, mens. Direct. Dr Quirition. López Gómez, Pantona, 51, Carrada (Espagne).

La Nueva Era. — Zuleta 18 ; Mexico.

La Revelacion, mensuel, calle San Fernando n° 34, à Alicante (Espagne). — Etranger, 7 pesetas 50 cents.

Verdade et Luz, mensuel, 6, rua do Lavapés, à Sao Paulo (Brésil).

Novo Sunce, mens. Direct. Dr Gustav Gaj, à Jastrebarsko (Hongrie).

Psychische Studien, journal mensuel, sous la rédaction du Professeur Maier, docteur en philosophie. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse 4. — Prix, 10 marks par an.

Zeitschrift für Spiritismus, journal hebdomadaire. Editeur et directeur. Fielgenhauer, Cologne. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse, 4, Prix, 6 marks par an.

Norgendœnringen, mens, Skien (Norwège).

Les Merveilles de la vie, directeur M. Vitolt Chlopicki, 30, rue Vilcza, à Varsovie.

Le Progrès spirite, mensuel, 5 fr. par an, étranger 6 fr. — 61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine).

La Vie nouvelle et philosophie de l'avenir, hebdomadaire, O. Courier, à Beauvais. — France, 10 fr., Union postale, 12 fr.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Light of Truth, journal hebdomadaire publié à Cincinnati, Ohio, 7.512 Race Street : C. Stowel, éditeur. — 1 dollar par an.

Luz y Union, directeur D.-J. Esteva Marata, Barcelona (Espagne).

L'Etincelle, organe de l'Union des églises, religieuse-libérale, directeur : l'abbé Julio, 111, rue Fontenay, à Vincennes (Seine). Abonnement 5 fr. Etranger 7 fr.

Le journal de Magnétisme paraît tous les mois, sous la direction de M. H. Durville ; abonnement 10 francs par an pour l'Union postale ; 23, rue St-Merri — Paris — 4e arrondissement.

Revista Espirita, mensuelle, à Porto Allègre Rio Grande do Sub (Brésil).

La Fraternidad universal, mensuelle. Dir. fondat. Ugarte à Buenos-Ayres.

A d'Onde Vamos, mens. Plaza Sotomayor, n° 3, à Valparaiso (Chili).

Reformador, mensuel, rua do Rosario, 97, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia, revue hebdomadaire, directeur, P. M. Cosme Marino, rue Tucuman, 1736, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 15 fr. par an.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN.